

# Samuel de Champlain

Stan Garrod



HIS  
NOU  
014

CÉLÉBRITÉS  
CANADIENNES





# Samuel de Champlain

Stan Garrod



Régionale Samuel-de-Champlain Inc.  
Société Franco-Ontarienne  
d'Histoire et de Généalogie

# Samuel de Champlain

---

## Table des matières

- 1 Brouage 3
  - 2 Le Nouveau Monde et l'ancien 8
  - 3 La Nouvelle-France 13
  - 4 L'hiver dure six mois! 19
  - 5 L'Ordre du Bon Temps 27
  - 6 Sur le sentier de la guerre 33
  - 7 Hélène 40
  - 8 Les Grands lacs 46
  - 9 Québec livré 53
  - 10 Le dernier voyage 59
- Lectures complémentaires, 64  
Remerciements, Index
- 

### Version française

*Traduction:* Diane Miller et François Morin

© 1983 Lidec inc.  
1083, avenue Van Horne  
Outremont (Québec) H2V 1J6

### Version anglaise

*Auteur:* Stan Garrod

© 1981 Fitzhenry & Whiteside Limited  
150 Lesmill Road  
Don Mills, Ontario M3B 2T5

Toute reproduction d'un extrait quelconque de cette publication par quelque procédé que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des éditeurs.

Imprimé au Canada

ISBN-2-7608-7011-1

# Brouage Chapitre 1

Les murs de pierre de Brouage, ville française du seizième siècle, se dressaient au-dessus des flots. Ce petit port vivait de la mer et devait sa prospérité aux eaux du golfe de Biscaye qui clapotaient contre ses murs.

Des remparts et des tours qui défendaient la ville, les enfants de Brouage pouvaient embrasser du regard l'immensité de la mer. Perchés sur les murs, ils observaient les navires, certains arrivant au port, d'autres traversant au loin le golfe de Biscaye. De leurs postes d'observation, ils distinguaient des bâtiments de guerre français, anglais ou espagnols en route pour de grandes batailles, si fréquentes à cette époque.

En temps de paix, les enfants observaient le va-et-vient des bateaux de pêche dans le port. Plusieurs habitants de Brouage vivaient de la pêche. Les jeunes garçons de la ville, qui accompagnaient leur père, apprenaient le métier de marin. On leur enseignait à réparer filets et voiles, à épisser les cordages, à interpréter les vents et à manoeuvrer de petites embarcations en grosse mer.

Ces garçons en apprenaient tous les jours. Ils attendaient avec impatience l'arrivée au port de vaisseaux marchands ou de gros navires de pêche. Connaisseurs en bateaux, ils en discutaient comme les jeunes le font aujourd'hui des divers modèles d'automobiles et d'avions. Ils pouvaient comparer les navires de plusieurs pays, amarrés aux anneaux de fer fixés dans les murs de pierre de la ville. On y observait des caraques portugaises, des flibots flamands provenant des colonies espagnoles dans les Pays-Bas et de petites pinasses rapides.

Parcourant des milliers de kilomètres pour aller pêcher la morue au Grand Banc de Terre-Neuve, les navires transatlantiques attiraient particulièrement l'attention. Avant de mettre le cap sur l'ouest vers le Grand Banc, ils s'approvisionnaient à Brouage du sel nécessaire à la conservation du poisson.

Les garçons de Brouage suivaient avec intérêt les gestes des pêcheurs qui préparaient leurs navires pour la longue traversée. On calfatait des coques, on réparait des filets et l'on embarquait des provisions afin de faire de cette entreprise périlleuse un voyage fructueux. Souvent les pêcheurs prenaient du vin ou du cognac pour affronter la dangereuse traversée. En buvant, ils racontaient des aventures de marins en haute mer.



## 4 Brouage

Assis le long du quai, les garçons, fascinés, entendaient parler de voyages sur l'Atlantique houleux. Les marins racontaient des histoires où le courage, la mort et la découverte s'auréolaient du prestige et des richesses des pays exotiques comme les Indes et la Chine. Ils dépeignaient les cités magnifiques du Mexique et du Pérou, remplies d'or et d'argent. Ils décrivaient des animaux étranges et merveilleux qui vivaient dans les mers et le long de côtes lointaines. Ils parlaient des grands explorateurs qui, les premiers, avaient traversé les océans: Vasco de Gama, Colomb, Magellan, Cabot et Cartier.

Samuel de Champlain, comme les autres garçons de Brouage, connut dès son enfance l'envûtement de la mer. Son père et son grand-père étaient tous deux capitaines. La mer lui servait de salle de classe et de cour de récréation.

*Un marchand français du seizième siècle.*



On sait peu de choses sur sa famille et son enfance à Brouage. Même l'année de sa naissance n'est pas connue avec certitude. D'après ses écrits, on pense qu'il naquit vers 1570. Quant à ses parents, on ne connaît que leurs noms. Ce sont, d'après le contrat de mariage de Champlain, Antoine de Complain et Marguerite Le Roy.

À l'époque de Champlain, la plupart des gens ne savaient ni lire ni écrire. Peu d'enfants de Brouage fréquentaient l'école. Ils acquéraient des connaissances pratiques et la vie leur imposait ses leçons en les éprouvant par des sièges et des batailles navales. Avec un tel apprentissage, Samuel de Champlain serait normalement devenu soldat ou marin. Mais il reçut une éducation plus complète. Il pouvait lire, et son journal montre qu'il savait écrire. Il était, de plus, compétent dans les mathématiques de la navigation, la cartographie et le dessin. On sait, d'autre part, que Marc Lescarbot, juriste et dramaturge français qui accompagna Champlain en Acadie, aimait à plaisanter sur l'ignorance de l'explorateur en latin. Champlain n'aurait donc jamais fréquenté l'école, car, à cette époque, on y enseignait presque toujours le latin et le grec. Il se serait donc probablement instruit à la maison. Cette éducation, conjuguée à son expérience de la mer, fit de Champlain le géographe, l'auteur et l'explorateur que nous connaissons aujourd'hui.

Champlain n'a rien écrit sur sa jeunesse à Brouage, mais nous savons, d'après l'histoire de la ville, qu'il connut la terreur, la faim, les privations, la guerre et le spectacle de la mort. En effet, la France du seizième siècle était déchirée par les conflits religieux. La situation de Brouage en faisait un point stratégique pour les catholiques et les protestants, qui se disputaient la domination du pays. À tour de rôle, protestants et catholiques assié-

gèrent et occupèrent la ville, de sorte que Brouage changea de main plusieurs fois.

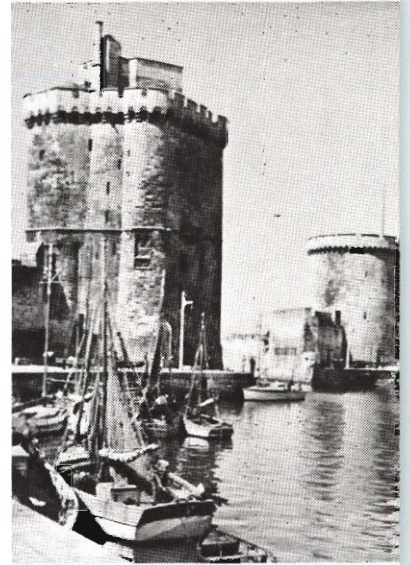
Le prénom de Champlain, Samuel, semble indiquer qu'il serait né protestant, car les huguenots (protestants français) donnaient souvent à leurs enfants des noms de l'Ancien Testament, contrairement aux catholiques, qui préféraient les noms des saints. Quoi qu'il en soit, nous savons que Champlain était un catholique fervent. Aurait-il changé de religion? Nous l'ignorons, mais dans cette période de conflits et d'incertitude, il n'aurait pas été le seul à le faire. Les huguenots s'étant rendus maîtres de Brouage, Champlain put entrevoir pour la première fois leur chef, Henri de Navarre. Plus tard, Henri se convertit au catholicisme et devint roi de France. Par la suite, Champlain en fit connaissance et le servit fidèlement.

C'est dans ce contexte de guerre prolongée que nous trouvons la première mention historique de la carrière de Samuel de Champlain en qualité de soldat et d'aventurier. La guerre n'opposait plus catholiques et protestants, mais se poursuivait maintenant entre catholiques. En effet, des rivaux d'Henri de Navarre, devenu roi de France, lui disputaient le royaume. Les ennemis d'Henri reçurent l'aide militaire des Espagnols. L'Angleterre, longtemps ennemie de la France, lui envoya néanmoins du renfort.

Champlain avait entre vingt et trente ans lorsqu'il s'enrôla dans l'armée du roi, en 1593. Selon toute probabilité, il avait déjà passé plusieurs années en mer à faire sien le métier de marin. Le premier poste qu'il occupa fut celui de caporal au service de l'Intendance. Son supérieur était le maréchal d'Aumont, commandant de l'armée du roi. D'Aumont était strict et disciplinait sévèrement ses troupes. Champlain et les autres soldats durent assister un jour à la pendaison de vingt-huit de leurs confrères, coupables de pillage et de désobéissance. Champlain s'en rappela plusieurs années plus tard, alors qu'il dirigeait la colonie de Québec.

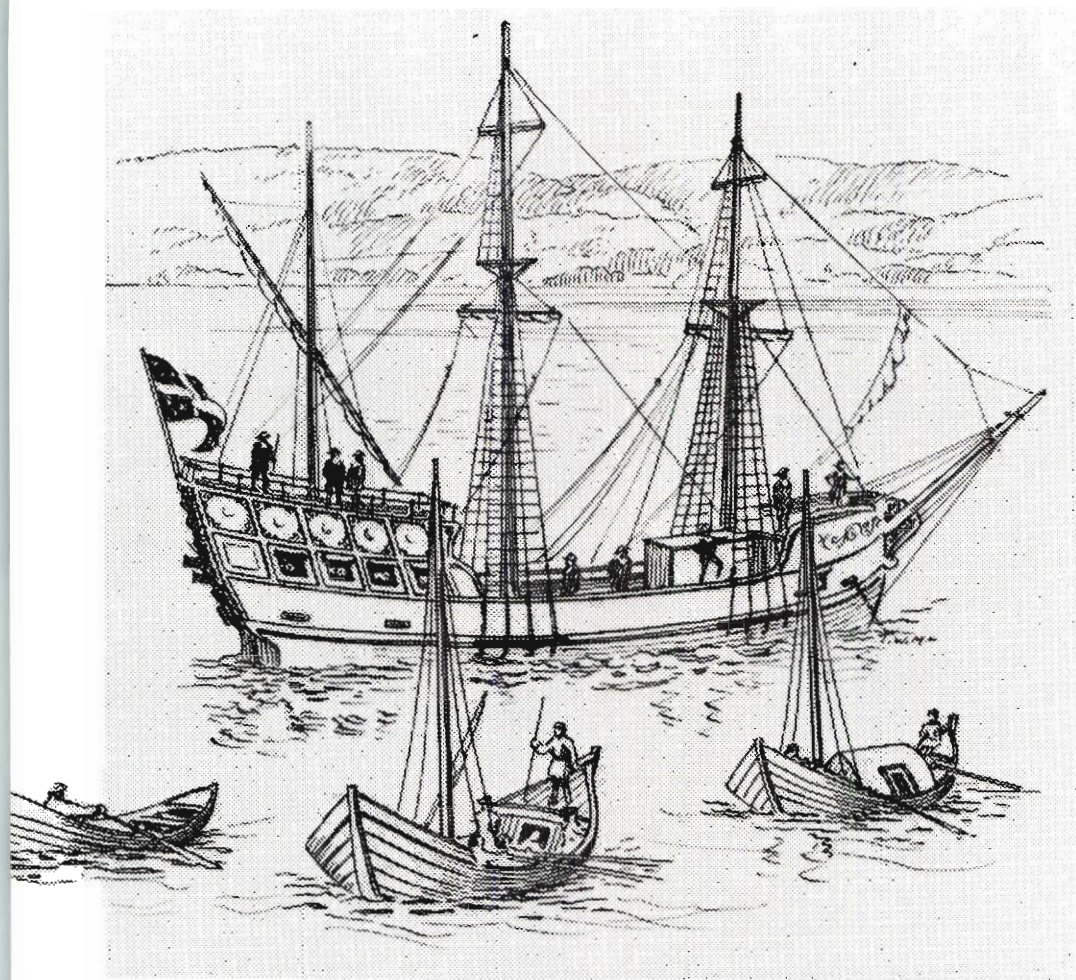
À l'automne de 1594, dans le nord-ouest de la France, l'armée de d'Aumont marchait sur les talons des Espagnols. Ses soldats acculèrent à un promontoire rocheux une troupe de quelque quatre cents Espagnols battant en retraite. Cela se passa à Crozon, presque île qui protégeait l'entrée sud de l'important port de Brest. Refoulés sur le rocher recouvert de lichen, les Espagnols s'arrêtèrent et firent volte-face. Ils se servirent alors de roches pour construire un fort, qu'ils défendirent héroïquement contre les attaques répétées des Français.

Champlain combattit aux côtés de l'armée anglaise



*Deux tours médiévales gardent l'entrée du port de La Rochelle, ville située près de Brouage sur la côte de la Bretagne. Lors des guerres de religion qui déchirèrent la France du seizième siècle, les deux villes furent alternativement alliées et ennemies, selon qu'elles étaient prises par les protestants ou les catholiques.*





*Ce dessin à la plume de C.W. Jefferys illustre le genre d'embarcations que Champlain, étant petit garçon, regardait arriver du haut des murs de Brouage.*

*Longtemps après, saisissant la plume, Champlain évoqua brièvement son enfance au bord de la mer. Dans une lettre à Marie de Médicis, la reine régente de France, il écrivit: «Ayant navigué depuis l'enfance, j'ai presque toute ma vie dû affronter les houles de l'océan.»*

lors de l'assaut final de Crozon, le 7 novembre 1594. À la tête des soldats anglais se trouvait sir Martin Frobisher, un des premiers explorateurs de l'arctique canadien. Frobisher avait été parmi les premiers à chercher le passage du Nord-Ouest, c'est-à-dire une route maritime donnant accès à la Chine par le haut de l'Amérique du Nord. Quelques années après lui, Champlain s'engagea dans cette même recherche. Connaissait-il à ce moment les aventures du chef anglais? Nous l'ignorons, mais, plus tard, Champlain rendit hommage à Frobisher pour avoir préparé la voie à l'exploration du Canada.

En 1594, toutefois, Champlain était absorbé par les conflits du moment. Les Espagnols se défendaient bien, faisant pleuvoir les coups de feu sur leurs agresseurs.

Dans l'assaut final, plusieurs soldats français et anglais tombèrent avant d'atteindre le fort. Frobisher était parmi les morts, ayant été abattu en prenant le fort d'assaut. Des quatre cent un Espagnols qui avaient défendu Crozon, il ne restait que onze survivants, dont neuf étaient gravement blessés. Près de trois mille soldats français et anglais avaient succombé dans la bataille.

La guerre se prolongea et, en 1595, le maréchal d'Amont périt à l'âge de soixante-treize ans en essayant de s'emparer d'un château pour une comtesse dont il était amoureux. Il fut remplacé par d'Épinay Saint-Luc, l'ancien gouverneur de Brouage. D'Épinay semble avoir été favorablement disposé envers son concitoyen. Champlain devint son maréchal des logis. Ainsi chargé de l'approvisionnement et du logement des troupes dans les conditions horribles de la guerre en Bretagne, Champlain acquit une expérience qui allait lui être utile lors de l'établissement de colonies à Port-Royal et à Québec.

Il servit son nouveau commandant tout aussi loyalement que son roi. Lorsque la guerre se termina, après une victoire définitive des armées royales, Champlain avait une bonne réputation auprès des personnes influentes de l'État. Ces accointances lui valurent par la suite une pension ainsi que l'amitié du roi Henri, qui le soutint dans ses entreprises de colonisation du Canada.

En mai 1598, lorsque Henri IV passa en revue ses troupes victorieuses, le jeune officier qui se mit au garde-à-vous avait été endurci par cinq longues années d'une guerre cruelle. Il avait appris à se débrouiller seul et à prendre en charge ses subordonnés. Il connaissait les astuces des vétérans pour pallier les désagréments de la pluie et de la neige, et pour trouver de quoi se nourrir lorsque les provisions manquaient. Il avait appris à tuer et à accepter la mort et la souffrance. Somme toute, Champlain était bien préparé pour occuper un poste dans un pays éloigné dont la barbarie n'aurait certes rien à envier à une Bretagne déchirée par la guerre.

Après la revue des troupes, le roi assista dans la cathédrale de Rennes à un *Te Deum* chanté en l'honneur de la victoire, puis ce fut la fête pendant cinq jours. Le vin coula en abondance. On chanta des airs héroïques et l'on se répéta des récits de bravoure, de tribulations et de mort jusqu'à ce qu'il ne reste plus de vin. À la fin des cinq jours, les soldats reçurent leur solde et furent démobilisés. Samuel de Champlain se retrouva sans travail.



## Chapitre 2 **Le Nouveau Monde et l'ancien**

Me voyant sans aucune charge ni emploi, je résolu, pour ne pas demeurer oisif, de trouver moyen de me rendre en Espagne pour y nouer des relations. J'espérais par leur entremise pouvoir m'embarquer sur un des vaisseaux que le roi d'Espagne envoie chaque année aux Indes occidentales. Ce faisant, je voulais me renseigner sur les terres inconnues au peuple français, qui n'a jamais eu libre accès à cette région et je comptais, à mon retour, en faire un compte rendu exact à Sa Majesté.

Ainsi débutait le rapport que Samuel de Champlain adressait au roi au début de 1603 sur sa première traversée de l'Atlantique. Ce fut un voyage non pas au Canada, mais au Mexique et aux Antilles.

Imaginons Champlain à la fin de la guerre en Bretagne. Encore jeune et épris d'aventures, il était impatient de repartir. Le rapatriement des troupes espagnoles, après leur défaite en Bretagne, lui fournit l'occasion souhaitée. Le jeune officier traversa la Bretagne pour se rendre au port de Blavet sur la côte sud. Les soldats espagnols y étaient détenus jusqu'à leur retour en Espagne, conformément aux dispositions du traité de paix.

À Blavet, Champlain rencontra son oncle, Guillaume Allene, surnommé le capitaine Provençal parce qu'il était né en Provence. D'après le rapport de Champlain, son oncle comptait parmi les marins éminents de la France. À ce titre, il avait été engagé par le roi d'Espagne comme pilote en chef de sa marine. Le capitaine Provençal avait frété son navire, le *Saint-Julien*, aux Espagnols. C'était un vaisseau solide qui avait déjà servi à la pêche à Terre-Neuve. Allene demanda à son neveu de l'accompagner en Espagne en tant qu'invité. Ils quittèrent la France le 9 septembre 1598. Champlain apprit à manoeuvrer un gros navire et se montra attentif aux récits des membres de l'équipage, qui relataient leurs expéditions de pêche à Terre-Neuve.

Après une traversée difficile du golfe de Biscaye, la flotte jeta l'ancre dans le port de Cadix, en Espagne. Champlain passa les quatre mois suivants à explorer Cadix ainsi que Séville, la ville voisine. Des endroits qu'il visita, il esquaissa ses premières cartes et, selon son intention, il se ménagea des intelligences.

Les prisonniers de guerre ayant été débarqués en territoire espagnol, les navires français furent renvoyés en France peu après leur arrivée à Cadix. La vitesse et la navigabilité du *Saint-Julien* attirèrent cependant l'attention d'un amiral espagnol, don Francisco Coloma. Coloma dirigeait un convoi qui s'apprêtait à partir pour les colonies espagnoles. Il décida d'affréter le *Saint-Julien* pour le voyage. Rappelé en France par ses affaires, le capitaine Provençal persuada Coloma d'accepter que Champlain embarque à sa place pour le Nouveau Monde.

Les colonies espagnoles en Amérique dépendaient de la mère patrie pour plusieurs produits fabriqués. En retour, l'Espagne recevait des colonies de grandes quantités d'or, d'argent, de teintures et d'autres marchandises précieuses. Ce commerce était jalousement protégé contre les étrangers. Toutes les marchandises devaient être transportées dans des navires espagnols. Chaque année une grande flotte partait de l'Espagne pour les Antilles et ramenait des cargaisons de grande valeur. Ces flottes représentaient des cibles de choix pour les pirates anglais, français et hollandais.

Le 3 février 1599, la flotte de Coloma quitta Sanlúcar de Barrameda à l'embouchure de la rivière Guadalquivir. Elle suivit la route habituelle, longeant la côte de l'Afrique jusqu'aux Canaries, se dirigeant vers le sud et l'ouest jusqu'au seizième parallèle, puis mettant le cap sur sa destination à l'ouest. Deux mois et six jours après le départ de la flotte de Sanlúcar, Champlain aperçut le sol américain: il avait atteint l'île de Deseada, immédiatement à l'est de la Guadeloupe, dans les Antilles. Champlain semble avoir été émerveillé par l'adresse du navigateur de la flotte qui, durant toutes ces semaines en mer, les avait maintenus sur leur route. Lorsque la flotte s'arrêta en Guadeloupe pour s'approvisionner, Champlain put voir les autochtones américains pour la première fois. Les marins rapportèrent à leurs navires «de l'eau et quelques rafraîchissements, comme de la viande et des fruits au goût agréable».

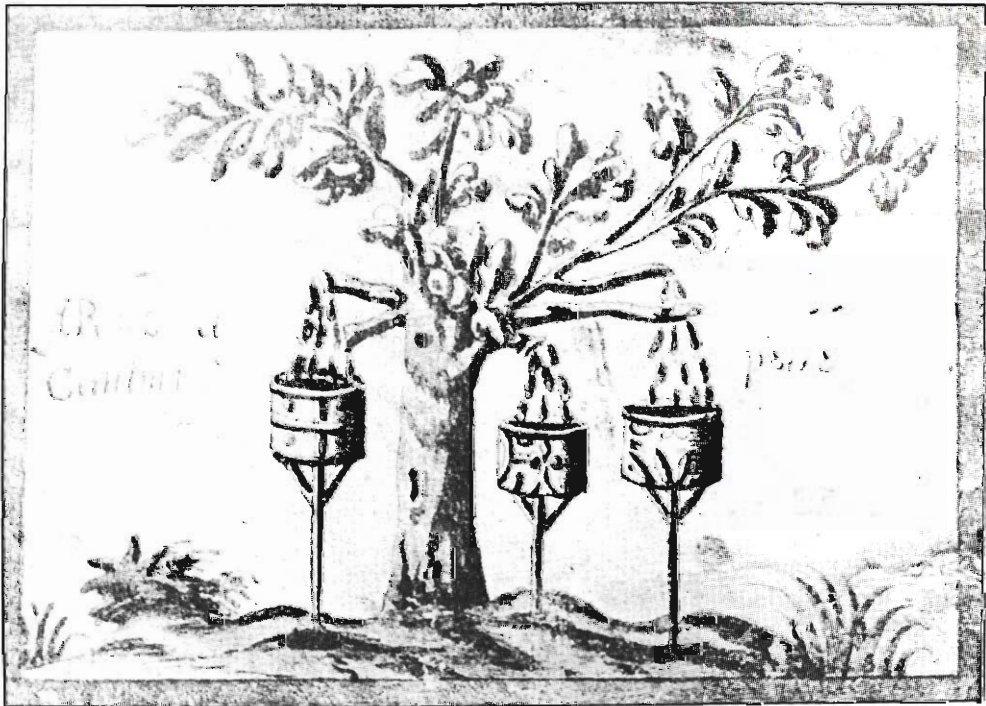
Après avoir traversé les îles Vierges, Champlain visita Puerto Rico. La flotte mouilla dans l'excellent port de San Juan où, selon Champlain, ils trouvèrent le fort et la ville en ruines. Cet important centre de commerce espagnol avait été pillé par les Anglais en juin 1598. Le duc de Cumberland s'était emparé du port et avait pris possession des cargaisons de peaux, de sucre et de gingembre. Toutefois, les Anglais avaient seulement occupé la ville, ils ne l'avaient pas détruite. Ils la tinrent jusqu'à ce que la fièvre jaune et la dysenterie les obligent à se retirer, au

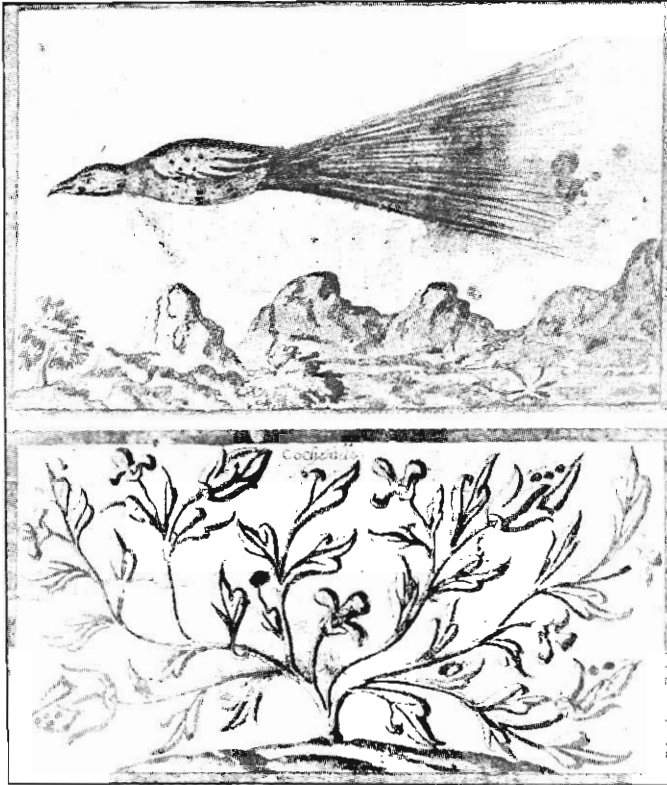


mois de novembre de la même année. Nous ignorons pourquoi Champlain a exagéré les dommages. Il cherchait peut-être à convaincre le roi de la férocité avec laquelle Anglais et Espagnols se disputaient les richesses du Nouveau Monde, espérant ainsi encourager les Français à faire de même.

Champlain passa un mois à Puerto Rico à dessiner des arbres et des plantes, particulièrement ceux dont proviennent les délicieux fruits tropicaux. Ensuite, la flotte espagnole se divisa en trois groupes. Le premier partit pour la côte nord-est de l'Amérique du Sud, le second se dirigea vers Portobelo, transportant des marchandises destinées au Pérou et à Panama, et le troisième groupe, composé de trois galions, emmenait Champlain au Mexique.

Les navires arrivèrent au quai de San Juan de Ulua, maintenant Veracruz. San Juan était le principal port des colonies espagnoles en Amérique. Champlain explora la région de San Juan pendant deux semaines, puis se dirigea vers les montagnes pour se rendre à Mexico. Il traversa de grandes forêts remplies d'oiseaux tropicaux aux couleurs vives. Il découvrit aussi des fermes et de grands troupeaux de bétail. Il comprit alors que les Espagnols étaient décidés à s'y établir en permanence.





*Champlain dessinait souvent les choses étranges qu'il voyait ou dont il entendait parler dans ses voyages. Ses dessins, comme ses rapports, témoignent de son attrait pour les lieux et les usages exotiques. Ces croquis illustrent quelques plantes rares qu'il découvrit en Amérique du Sud ainsi que l'étonnant quetzal qui, selon Champlain, «passe tout son temps dans les airs, sans jamais se poser jusqu'à ce qu'il tombe mort. Il est à peu près de la grosseur d'un moineau et sa queue ressemble à celle d'une aigrette. Il n'a pas de pattes... Je vous le dis, je n'ai vu qu'une seule de ces créatures.»*

*Champlain rapporte aussi comme un fait certain la présence de dragons au Mexique.*

Mexico impressionna Champlain. Dans son rapport, il s'exprime ainsi: «J'étais émerveillé devant la beauté des temples, palais et résidences; je ne les imaginai pas si magnifiques. Les rues, fort bien conçues, sont longées de belles grandes boutiques remplies de marchandises précieuses de toutes sortes. Je dirais qu'il y a dans la ville de douze à quinze mille Espagnols, de soixante-quinze à quatre-vingt mille Indiens, tous chrétiens, et plusieurs milliers d'esclaves noirs.» Les richesses de Mexico, ses terres fertiles ainsi que ses fermes et ses ranchs prospères frappèrent l'imagination de Champlain.

Par contre, la condition des autochtones l'émut. Dans son rapport, il blâme l'Inquisition espagnole «qui a réduit les indigènes à l'esclavage et en a fait cruellement mourir en si grand nombre qu'on en a les larmes aux yeux rien que d'en parler». Champlain croyait que des mesures plus douces devaient être employées pour amener les autochtones à aimer Dieu et à croire en sa sainte Église. Il se souvint de l'expérience des Mexicains lorsqu'il tenta de convertir les Indiens de la Nouvelle-France.

De Mexico, Champlain se rendit à Portobelo, à Pa-



nama. Il remarqua un contraste frappant entre les deux villes: le sol de Panama était pauvre et son climat malsain. Il s'y trouvait cependant d'excellents ports, et Champlain prit soin de bien noter dans son rapport que tout l'or et l'argent destiné au Pérou passait par Portobelo. Afin de gagner la faveur du roi, il précisa que le port était mal gardé et facile à prendre. Traversant l'isthme étroit de Panama, Champlain aperçut pour la première fois l'océan Pacifique, au-delà duquel s'étendait la Chine prestigieuse. Il passerait le reste de sa vie à essayer d'atteindre une seconde fois l'océan Pacifique. Dans son rapport, il évoque la possibilité de creuser dans l'isthme un canal reliant l'océan Atlantique à l'océan Pacifique. L'idée n'était pas nouvelle: déjà en 1534, le roi espagnol, Charles Quint, avait formé une commission pour examiner cette possibilité. Quoi qu'il en soit, que Champlain y ait pensé, cela dénote bien la nature de ses aspirations.

De retour à San Juan de Ulua, Champlain rejoignit la flotte espagnole et passa encore plusieurs mois dans les Antilles. Il visita La Havane et, selon ses dires, la ville de Cartagena en Colombie, loin au sud des Antilles. La flotte quitta La Havane au début de 1601 pour s'en retourner en Espagne.

De retour au pays, ce n'est qu'en 1603 que Champlain rédigea, à l'intention du roi, le rapport de son voyage. Il cherchait ainsi à se signaler afin d'obtenir l'appui du roi pour d'autres expéditions. Le manuscrit original est un superbe petit livre qui comprend soixante-deux cartes et illustrations à l'aquarelle. Les illustrations nous découvrent aussi bien des particularités naturelles des Antilles que des scènes cruelles de la colonisation: plantes et arbres tropicaux, animaux réels et fantastiques, mines d'argent, autochtones brûlés par l'Inquisition au Mexique. Le livre semble avoir eu l'effet souhaité. En dépit des dénigrement de ses rivaux, Champlain gagna la faveur de ce roi au triomphe duquel il avait assisté à Brouage, près de trente ans plus tôt. On lui accorda une pension royale et il entra au service du roi.

# La Nouvelle-France

## Chapitre 3

Les pieds nus, Samuel de Champlain marcha jusqu'à la vieille église de pierre de Notre-Dame-de-Grâce. François du Pont-Gravé l'accompagnait, ainsi que l'équipage de son navire, *la Bonne Renommée*, à bord duquel Champlain s'apprêtait à faire son premier voyage au Canada. C'était la coutume des marins français de faire, avant leur départ, un pèlerinage à cette église sise sur une falaise qui dominait le port de Honfleur. S'ils revenaient sain et sauf, ils laissaient de nouveau leurs bottes à la maison et rendaient grâce en marchant pieds nus jusqu'à l'église.

*La Bonne Renommée* partit pour le Canada le 15 mars 1603. Le vaisseau faisait partie avec deux autres navires d'une petite flotte destinée à la traite des fourrures. Un vieil ami de Champlain avait formé ce convoi: Aymar de Chaste, gouverneur de Dieppe. Après ce premier voyage d'exploration, de Chaste espérait persuader un groupe de colons de s'établir dans le Nouveau Monde. Il avait invité Champlain à se joindre à l'équipe d'exploration. Champlain s'était empressé d'accepter; c'était justement l'occasion qu'il attendait. Avec la permission du roi, il se rendit en hâte à Honfleur.

Le journal de Champlain nous apprend que la traversée fut difficile. Les navires luttèrent contre maintes tempêtes et, alors qu'ils étaient à quatre cents kilomètres de la côte de l'Amérique du Nord, ils durent virer au sud pour éviter la glace.

Champlain nota qu'ils traversèrent le Grand Banc de Terre-Neuve le 2 mai. Quatre jours plus tard, à travers un épais brouillard, il entendit le ressac de la mer sur un rivage à proximité. Il aperçut la terre au cap Sainte-Marie sur la côte sud-est de Terre-Neuve. Le 20 mai, longeant l'île d'Anticosti, les navires s'engagèrent sur le fleuve Saint-Laurent. Le jour suivant, Champlain aperçut la paroi abrupte du cap Gaspé, qui deviendrait, au cours des années, un point de repère familier. Les navires longèrent la rive sud jusqu'à Bic, puis traversèrent le fleuve pour se rendre à Tadoussac. Le 26 mai, ils jetèrent l'ancre au port de Tadoussac, où se trouvait le premier comptoir français de traite de la fourrure au Canada.

Pendant le voyage, Champlain eut maintes occasions de se renseigner sur le pays de sa destination. Le capi-



taine Pont-Gravé, homme intrépide et jovial de près de cinquante ans, avait fait plusieurs voyages d'affaires au Saint-Laurent. Son sens de l'humour détendait l'équipage dans les moments difficiles. De sa voix sonore, il saluait les bateaux de pêche qu'il croisait. Il divertissait souvent son équipage de quelque vieille chanson bretonne qu'il interprétait avec entrain. Dès l'abord, il plut à Champlain et les deux hommes devinrent amis. Ce fut le début d'une association qui dura près de trente ans.

En outre, il y avait à bord deux passagers bien placés pour renseigner Champlain sur la vie dans le Nouveau Monde. Il s'agissait d'autochtones montagnais que Pont-Gravé avait pris à Tadoussac lors d'un voyage précédent. Il les avait ramenés en France pour en faire des interprètes. Ils y furent traités royalement et rencontrèrent même le roi en personne. Pont-Gravé voulait se servir des Montagnais non seulement comme interprètes, mais aussi pour rassurer le peuple amérindien quant aux intentions des Français. De cette façon, il espérait établir de saines relations entre les commerçants et les autochtones.

Le 27 mai 1603, Champlain foula pour la première fois le sol canadien. Pont-Gravé débarqua avec lui au cap Saint-Mathieu, près de Tadoussac, et ils se retrouvèrent au milieu d'une *tabagie*, sorte de fête indienne. Accompagnés des deux jeunes interprètes amérindiens, ils aperçurent en débarquant plusieurs canots d'écorce de bouleau tirés sur la rive. Dans le wigwam du *sagamo*, ou chef, quatre-vingts à cent Montagnais fêtaient une victoire sur les Iroquois. Ils avaient hâte d'entendre les nouveaux arrivants. Ils donnèrent à Champlain et à Pont-Gravé des places d'honneur près du *sagamo*.

Prenant la parole, les interprètes racontèrent leur séjour en France et décrivent les châteaux qu'ils y avaient vus ainsi que les moeurs des Français. Dans la relation qu'un missionnaire a laissée de cette rencontre, on apprend que les interprètes durent chercher leurs mots pour décrire aux leurs les inventions étonnantes des Européens. Le missionnaire rapporte que l'un d'eux décrivit les voitures à chevaux comme des «cabanes tirées par des orignaux». . . Les interprètes transmirent à leur chef les salutations du roi de France et l'informèrent des projets de colonisation au Canada. Les Français, affirmaient-ils, les aideraient au besoin à vaincre leurs ennemis, les Iroquois. Champlain ne le savait pas à ce moment, mais cette promesse allait lui attirer beaucoup d'ennuis.

Le *sagamo* fut très attentif à tout ce qui fut dit. Puis, toujours sans parler, il se mit à fumer. Après quelque temps, il passa la pipe à Pont-Gravé, puis à Champlain et

à plusieurs chefs de rang inférieur qui étaient assis tout près. Après cette brève cérémonie, il prit la parole, marquant par de longues pauses les points importants de son discours.

Le chef souhaita la bienvenue aux visiteurs français et déclara que les Montagnais considéraient le roi de France comme leur ami. Champlain rapporte que l'assemblée montra son approbation en criant avec beaucoup d'enthousiasme: «Ho, ho, ho!», c'est-à-dire «Oui, oui, oui!» Le chef poursuivit en se disant heureux que les Français s'établissent au Canada et qu'ils les aidassent à vaincre les Iroquois. En parlant des bienfaits qu'il attendait des Français, le chef amérindien affirma que son peuple n'avait pas de meilleurs amis au monde. Or, la tournure des événements allait démontrer qu'il appuyait le mauvais parti.

Après un séjour de deux semaines chez les Montagnais, à Tadoussac, Champlain se mit à explorer la région environnante. Il se dirigea d'abord vers le nord, remontant le Saguenay sur approximativement soixante kilomètres. Il trouva la région en amont de Tadoussac «sauvage et rébarbative». Il ne se rendit pas très loin au nord du Saint-Laurent, mais les autochtones le renseignèrent beaucoup sur la région, ses habitants et leurs opérations de commerce. Ils lui apprirent aussi l'existence d'une vaste étendue d'eau salée loin au nord du Saguenay. On découvrirait, croyait Champlain, qu'il s'agissait là d'une partie de l'océan Atlantique, s'étendant au nord jusqu'au centre du continent. Il avait raison: six ans plus tard, Henry Hudson en fit l'exploration et l'appela baie d'Hudson.

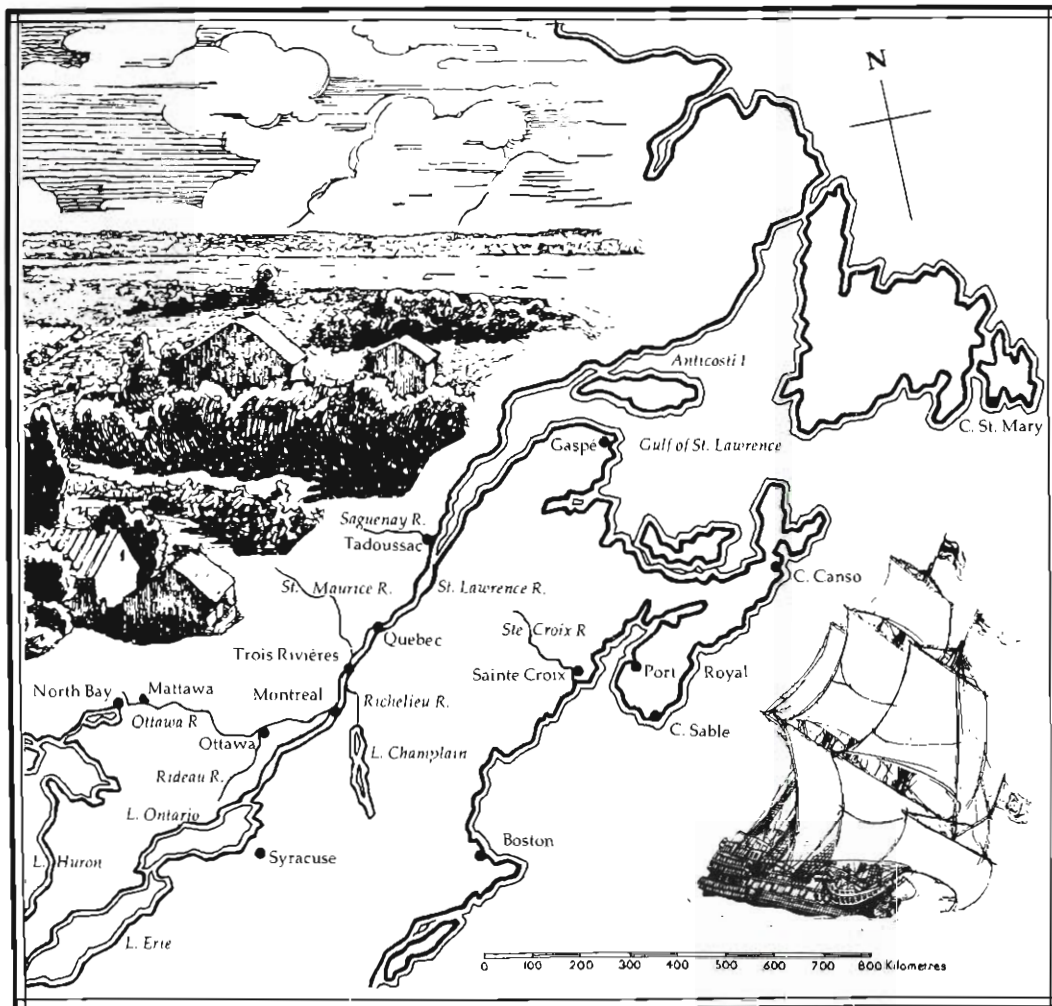
Le 18 juin, revenant du Saguenay, Champlain partit explorer le Saint-Laurent en amont de Tadoussac. Il effectua le trajet dans un petit voilier, une pinasse qui avait traversé l'Atlantique sur le pont de *la Bonne Renommée*. Pont-Gravé, qui dirigeait la pinasse, connaissait bien ce parcours, rempli de mille nouveautés pour Champlain. Celui-ci fut charmé par la beauté de l'île d'Orléans, mais les chutes Montmorency ne lui firent aucune impression. Il trouva la campagne «verdoyante et agréable», mais gâtée par la présence de montagnes au loin.

Quatre jours après leur départ de Tadoussac, nos explorateurs jetèrent l'ancre à un endroit où le Saint-Laurent se rétrécit brusquement. Au nord se trouvait une élévation de terre dont les flancs escarpés descendaient vers le fleuve. Champlain voyait Québec pour la première fois. Ses premières impressions étaient bonnes:

Les terres, plaines et fertiles, sont recouvertes de chênes, de cyprès, de



*Le roi Henri IV, de France, fut le principal protecteur de Champlain dans ses entreprises.*



*Cette carte représente la région que Champlain explora. On y trouve plusieurs des colonies qu'il visita ou à la fondation desquelles il contribua.*

bouleaux, de trembles, d'arbres fruitiers sauvages et de vignes. À mon opinion, si elles étaient cultivées, elles seraient bonnes comme les nôtres.

Champlain voyait déjà à Québec une colonie rassemblant nombre de fermes et de foyers français.

À l'ouest de Québec, le Saint-Laurent était obstrué par des bas-fonds, des barres et des rapides qui rendaient la navigation plus difficile. Champlain nota minutieusement le meilleur parcours, projetant déjà de retourner dans cette région. Son journal révèle qu'il fut de nouveau très impressionné par la terre riche et fertile, arrosée par le fleuve, et qu'il aimait à croire que des Français viendraient un jour y mettre le soc. Dès l'abord, il reconnut les



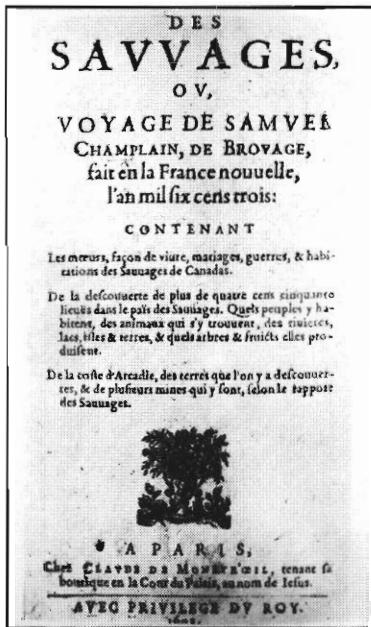
possibilités de colonisation qu'offrait Trois-Rivières. Il remarqua que l'endroit serait facile à défendre et qu'il permettrait aux Français de protéger les Hurons des attaques iroquoises. Pour le commerce, les indigènes y auraient facilement accès par les rivières. Il tenta d'explorer le Saint-Maurice en skiff, mais il fut repoussé par le courant.

À l'ouest de la rivière Iroquois, la vallée du Saint-Laurent s'aplanissait et s'élargissait en amont du fleuve. Le sol, recouvert d'une végétation abondante, y était encore riche et fertile. Champlain y découvrit plusieurs sortes de fruits et de baies qui croissaient à profusion. Les forêts, giboyeuses, fournissaient aux autochtones de la nourriture et des fourrures.

Nos explorateurs durent interrompre leur avance vers l'ouest lorsqu'il arrivèrent à un certain archipel: les rapides de Lachine étaient infranchissables. Ils trouvèrent abri sur une île située près de la rive nord du fleuve.

Ils y mouillèrent l'ancre de la pinasse le 2 juillet. Ils avaient atteint ce qui est aujourd'hui Montréal, que Cartier avait visité en 1535. Le village huron d'Hochelaga, qui avait reçu Cartier, était disparu, les Iroquois ayant chassé les Hurons vers l'ouest. Aucun autochtone ne vint saluer l'équipe de Champlain. Les maisons longues des Hurons, faites d'écorce, étaient délabrées et recouvertes de vignes et de ronces.

La force et l'étendue des rapides de Lachine impressionnèrent Champlain. Il comprit qu'il aurait besoin de canots amérindiens pour continuer son exploration du fleuve, car les bateaux français étaient trop lourds pour le portage. Champlain adoptait rapidement les usages de ce nouveau pays. Il se renseigna sur ce qu'il y avait au-delà des rapides. Ses compagnons indigènes lui apprirent l'existence de grandes étendues d'eau à l'ouest. Il en existait une où l'eau ne gelait jamais et qu'ils supposaient être une mer importante. L'imagination de Champlain s'enflamma. L'océan Pacifique serait-il si proche? En géographe prudent, Champlain écrivit dans son journal: «Nous ne pouvons en être certains sans preuve, mais cela paraît probable.» D'autres autochtones, rencontrés en chemin, confirmèrent qu'une grande étendue d'eau s'étendait à l'ouest. Champlain, se basant sur leurs dires, calcula que la «grande mer salée» se trouvait à environ deux mille kilomètres des rapides qui avaient mis fin à son excursion. Il écrivit: «Si le soleil se couche là où ils disent, il s'agit sûrement de l'océan Pacifique.» En fait, comme il devait le découvrir plus tard, les Amérindiens lui parlaient des Grands lacs. Pour le moment, toutefois, il se pensait à proximité de la fabuleuse «route vers Ca-



La page de titre de la première édition du livre de Champlain, *Des Sauvages*, qui raconte son premier voyage en Nouvelle-France.

Les oeuvres de Champlain ont été réunies, réimprimées et traduites par la Champlain Society.

thay», que Frobisher et d'autres avait cherchée en vain.

Pont-Gravé et Champlain retournèrent à Tadoussac, où ils rejoignirent de nouveau les Montagnais. Les Français firent des échanges contre des peaux de castor et de martre, assistèrent à une danse guerrière et firent sécher de la morue au soleil en prévision du voyage du retour.

La *Bonne Renommée* descendit le Saint-Laurent et dépassa l'île du Cap-Breton pour s'en retourner en France. En descendant le fleuve, Champlain apprit que les Amérindiens faisaient l'extraction du cuivre. Dans le récit de son voyage, publié quelques mois après son retour en France, il rapporte fidèlement cette découverte. Contrairement à d'autres explorateurs, Champlain se refusait à répandre des rumeurs exagérées au sujet de l'or, de l'argent ou des pierres précieuses qu'on pouvait trouver dans le Nouveau Monde. Pourtant, dans le même compte rendu, il rapporte comme des faits les légendes des Micmacs sur *Gougou*, un gigantesque monstre femelle qui gardait ses victimes dans sa poche avant de les manger. Que Champlain ait cru ou non à ces histoires de monstre, le fait de les consigner dans son journal a certainement favorisé la vente de ce dernier sous le titre: *Des Sauvages, ou Voyage de Samuel Champlain de Brouage, fait en la France nouvelle, l'an mil six cent trois*.

Pleinement satisfait de son expédition, Champlain refit nu-pieds le pèlerinage à l'église qui dominait le port de Honfleur. Il était revenu sain et sauf d'un voyage qui avait été fructueux. Les fourrures et la morue séchée chargées à Tadoussac s'étaient vendues à prix fort en France. Mais le plus important pour Champlain, c'est qu'il avait appris beaucoup de choses sur la Nouvelle-France. Il était persuadé qu'une grande colonie de fermes riches et de villes prospères pouvait y être établie. Il avait hâte d'y retourner.

# L'hiver dure Chapitre 4

## six mois!

De retour en France, Champlain apprit que son ami et protecteur, Aymar de Chaste, était décédé pendant son absence. Maintenant décidé à explorer le Canada, Champlain devait trouver un appui ailleurs. Il s'adressa au roi, faisant valoir que le Saint-Laurent était peut-être une route vers le Pacifique et les richesses de Cathay. Il parla des terres fertiles de la grande vallée du Saint-Laurent avec beaucoup d'enthousiasme et, en termes éloquents, il exposa à grands traits sa conception d'une colonie française sur le bord du fleuve.

Le roi pensait déjà de la même façon que Champlain. Il avait accordé au sieur de Monts, un associé de De Chaste, un monopole de dix ans sur la traite des fourrures au Canada. En retour, de Monts était tenu d'établir dans le Nouveau Monde l'autorité du roi français. Il était chargé de faire la paix avec les autochtones, de les initier au christianisme, de coloniser les nouvelles terres et de rechercher des mines de métaux précieux, comme l'or et l'argent.

Le roi Henri mit Champlain en rapport avec de Monts, un huguenot issu de la même région que Champlain. De Monts fut frappé autant par la force de caractère de Champlain que par sa connaissance de la Nouvelle-France. Il n'hésita pas à l'inviter à faire partie de son expédition, qui devait partir au début de 1604. Champlain, toujours prudent, demanda d'abord au roi la permission d'être du voyage. Elle lui fut accordée sans délai. Le roi n'exigea de Champlain qu'un compte rendu fidèle de toutes les observations et découvertes qu'il ferait dans le Nouveau Monde.

Le 7 mars 1604, après avoir fait nu-pieds le pèlerinage rituel, Champlain quitta Honfleur pour son second voyage en Nouvelle-France. Le convoi devait lui paraître familier. En effet, *la Bonne Renommée*, ce navire qu'il connaissait bien et qu'il considérait comme sûr, en faisait partie et était commandé par son bon ami, le capitaine Pont-Gravé.

Ils étaient beaucoup plus nombreux à participer à l'expédition de 1604 qu'à celle de l'année précédente. Cent vingt colons, y compris des ouvriers, des menuisiers et des tailleurs de pierres, étaient embarqués sur





Jacques Cartier

deux navires. Il s'y trouvait aussi des mercenaires suisses, engagés pour défendre la colonie contre les attaques et faire respecter le monopole de De Monts. Des chirurgiens ainsi qu'un prêtre catholique et un pasteur huguenot étaient de l'équipage, les premiers pour prendre soin des corps et les seconds pour veiller sur les âmes. Le sieur de Monts, qui patronnait l'expédition, les accompagnait, ainsi qu'un autre noble, Jean de Biencourt, seigneur de Poutrincourt. Poutrincourt espérait établir un domaine féodal pour sa famille dans les régions reculées de la Nouvelle-France. Aux deux navires qui transportaient les colons se joignaient deux vaisseaux destinés à la traite des fourrures et un baleinier.

Les bateaux devaient se rencontrer au cap de Canseau, sur la côte est de la Nouvelle-Écosse. De là, ils partiraient ensemble pour le Saint-Laurent. Champlain avait hâte de revoir le haut Saint-Laurent et de dépasser l'endroit où il avait fait demi-tour l'année précédente. Persuadé que la «grande mer salée» et la Chine étaient à portée, il espérait en trouver la route.

Durant la traversée, de Monts revint sur ses projets. Il décida que l'équipage s'établirait plus loin au sud, sur la côte de l'Atlantique. Champlain crut que de Monts appréhendait de défendre son monopole contre les négociants de fourrures français déjà installés le long du Saint-Laurent. Certains soutinrent qu'il redoutait encore plus le rigoureux hiver canadien, car de Monts avait lu que Cartier avait passé un hiver tragique à Québec. Champlain était amèrement déçu, mais il dut se résigner à suivre son chef.

Après avoir passé une semaine le long de la côte de la Nouvelle-Écosse, les colons se dirigèrent vers le sud en quête d'un endroit où ils pourraient établir un quartier général temporaire. En chemin, ils rencontrèrent un navire du Havre qui faisait la traite des fourrures au mépris du monopole de De Monts. Furieux à cause de cette violation de son droit, qui faisait de lui l'unique négociant de fourrures reconnu par la loi, de Monts fit désarmer le navire des contrevenants, en prit possession et s'empara du capitaine.

La traversée de l'Atlantique avait été orageuse et le navire qui transportait Champlain et de Monts avait été séparé de *la Bonne Renommée*, commandé par Pont-Gravé. En attendant son vieil ami, Champlain passa trois semaines à explorer les eaux de la baie de Fundy ainsi que la côte de la Nouvelle-Écosse. Il y trouva une croix de bois recouverte de mousse. Il était évident, d'après l'état de la croix, que des Européens avaient visité cet endroit longtemps avant lui.

Quand notre explorateur revint au navire, il y avait eu une mutinerie et les hommes étaient prêts à repartir pour la France. Ils avaient épuisé presque toutes leurs provisions, y compris celles du navire capturé. Heureusement, Pont-Gravé arriva bientôt. Ayant rencontré quatre navires basques qui faisaient la traite des fourrures, il s'en était emparé ainsi que de leurs précieuses cargaisons, ce qui l'avait retardé. Champlain s'assura que les provisions apportées par Pont-Gravé fussent sagement utilisées.

On en était maintenant à la deuxième semaine de juin. Il était temps de trouver un endroit où hiverner. De Monts et Champlain partirent explorer plus minutieusement la baie de Fundy dans l'espoir d'y trouver un endroit accueillant. Un des premiers emplacements qu'ils examinèrent fut le magnifique port naturel de la vallée d'Annapolis. Les marins, à bord du navire de De Monts, s'exclamèrent de joie devant la beauté du port. Champlain estima que le bassin pouvait contenir deux mille navires à l'ancre. Il appela cet endroit Port-Royal, nom qui resta tant qu'il y eut des Français en Acadie. Personne ne fut plus impressionné par Port-Royal que le sieur de Poutrincourt, qui exprima le souhait d'y établir sa famille. Exerçant son autorité de seigneur de la Nouvelle-France, de Monts rédigea un titre de propriété cédant à Poutrincourt les terres avoisinantes de Port-Royal.

De Monts hésitait à choisir Port-Royal comme emplacement. Il décida de chercher un meilleur endroit pour leur camp d'hiver. Après avoir atteint l'extrémité de la baie de Fundy, le navire vira au sud et longea la côte du Nouveau-Brunswick. Le 24 juin, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, ils pénétrèrent dans un excellent port à l'embouchure d'une rivière large et profonde. De Monts appela cet endroit Saint-Jean, nom qui lui est resté et qui désigne aujourd'hui la ville la plus importante du Nouveau-Brunswick. Encore une fois, de Monts n'était pas convaincu d'avoir trouvé le meilleur endroit pour passer l'hiver qui approchait. Ils reprirent donc leur recherche et le navire se dirigea vers le sud, naviguant dans des eaux côtières peuplées d'îles.

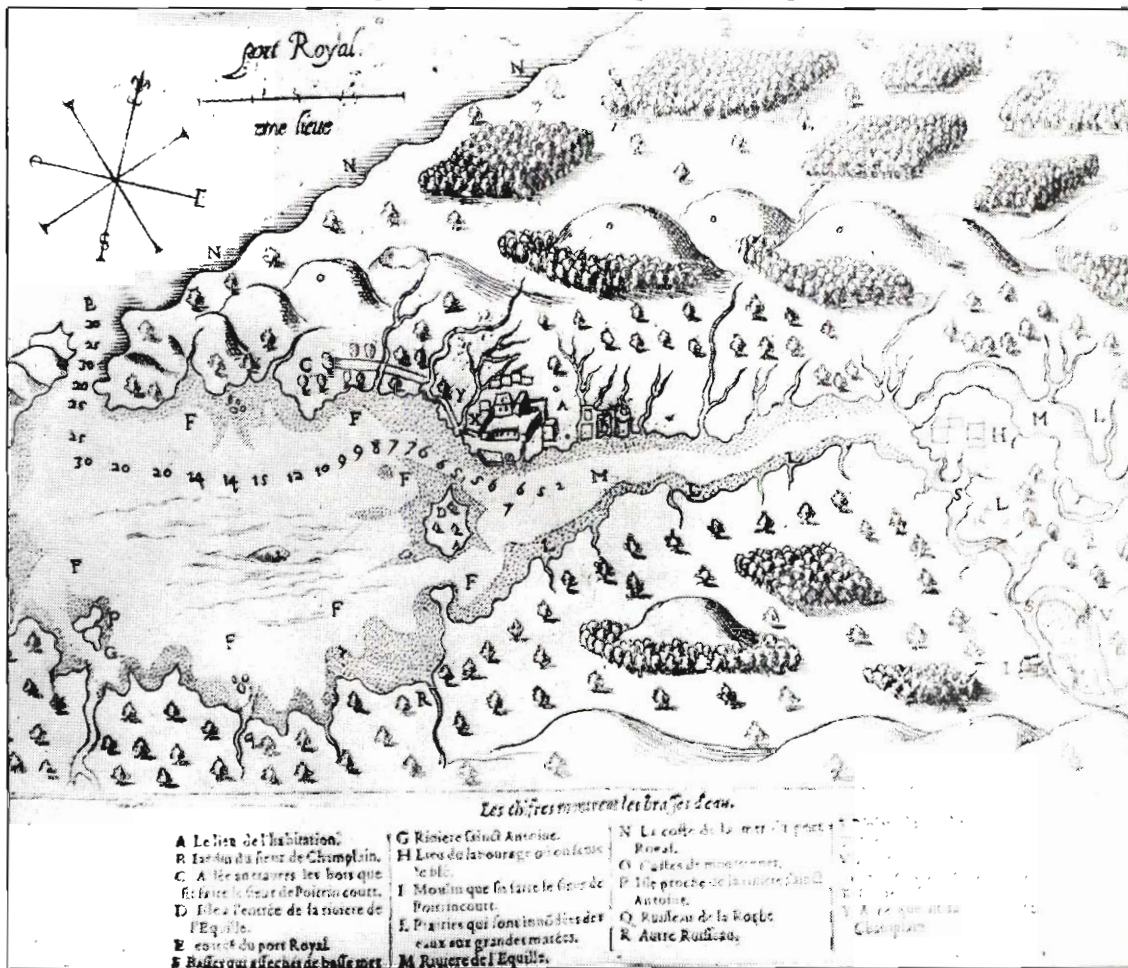
À la baie de Passamaquoddy, le navire s'engagea dans un grand estuaire qui subissait des marées: l'embouchure de la rivière Sainte-Croix. Ayant navigué quelques kilomètres vers l'amont, de Monts aperçut une petite île paisible. Ce fut un spectacle accueilli avec plaisir sous le soleil ardent d'un après-midi d'été. Il décida que cet endroit serait son centre administratif dans le Nouveau Monde. Ce fut un choix funeste: la sérénité de l'île ensoleillée ne laissait aucunement présager les horreurs de l'hiver.

## Champlain approuvait la décision de De Monts:

À notre avis, c'était le meilleur endroit que nous ayons vu. D'abord, il était situé dans une très belle région; ensuite, il nous plaçait à proximité des indigènes de la côte et des terres intérieures avec lesquels nous espérons entrer en contact. Avec le temps, nous comptons les pacifier en mettant fin aux guerres qu'ils se livrent entre eux, et cela afin qu'ils nous prêtent leur collaboration et qu'ils se convertissent au catholicisme.

Sur la carte que dressa Champlain de la vallée d'Annapolis, on voit la colonie de Port-Royal, qui fut fondée après un premier hiver désastreux à Sainte-Croix. En comparant cette carte du début du dix-septième siècle avec une carte actuelle de la région, on pourra en apprécier la précision.

Travaillant dans la chaleur de l'été à construire un village sur l'île Sainte-Croix, le petit groupe d'explorateurs ne songeait pas aux vents froids d'hiver. Plusieurs d'entre eux, peinant sous le soleil brûlant, durent même souhaiter un temps plus frais. Des essaims de mouches noires et de maringouins volaient autour de leurs têtes. Leurs visages étaient si enflés à cause des piqûres d'insectes que certains hommes pouvaient à peine voir.





Les arbres de l'île furent abattus pour bâtir un village fortifié. La première tâche fut de construire une barricade et d'installer le canon. Des fusils furent déchargés du navire et placés du côté sud pour parer aux attaques venant de la mer. Leur sécurité assurée, les colons se mirent à défricher le sol et à ériger les bâtiments où ils passeraient l'hiver. En plus des logements, ils construisirent un magasin, une chapelle, une cuisine, une forge, un four de boulanger et un moulin à bras.

De Monts s'était bien préparé pour construire sa première demeure dans le Nouveau Monde. On pourrait considérer Sainte-Croix comme le premier village préfabriqué en Amérique du Nord: du bois de sciage, des portes, des fenêtres ainsi que des meubles avaient été apportés de France dans les cales des navires. En conséquence, les habitations étaient loin de ressembler à des cabanes en rondins, comme nous pouvons le constater par les croquis dessinés par Champlain. Les bâtiments étaient grands et solides. Deux cents ans plus tard, on en trouvait encore les vestiges.

Des terres furent défrichées et ensemencées, tant sur l'île que sur le bord continental de la rivière. Chacun avait son potager. Le seigle poussa bien, mais la plupart des autres pousses, plantées tard dans la saison, dépérèrent sous le soleil d'été. Ne disposant pas de points d'eau douce, les colons devaient compter sur les averses.

Tandis que ses compagnons se livraient au dur labeur de la terre, Champlain se dirigea vers la mer pour explorer la baie de Fundy. Il cherchait, comme à sa première exploration de la baie, une mine de cuivre légendaire qui devait se trouver à l'extrémité de la baie de Fundy. En dépit de sa persévérance, Champlain ne trouva que quelques minces filons de cuivre natif.

En septembre, Champlain était encore à explorer, mais il longeait cette fois la côte rocheuse et brumeuse du Maine, au sud-ouest de Sainte-Croix. Il voyageait dans une petite embarcation équipée à la fois de voiles et de rames qui était idéale pour explorer la côte et en dresser la carte. Il était accompagné de douze soldats et de deux autochtones qui servaient de guides et d'ambassadeurs.

Champlain visitait ces lieux à la fois comme géographe et comme homme d'affaires. Il nota l'emplacement des ports sûrs et abrités, et fit du troc avec les Indiens qu'il rencontra. Voyageant avec un nombre restreint d'hommes armés, il aborda les autochtones pacifiquement. Après le premier contact, il attendait patiemment qu'ils viennent à lui en confiance. Sa manière pacifique vint à bout de la timidité et de la méfiance initiales des Amérindiens. L'amitié qu'il établit entre les Français et

*Quelques emplacements figurant dans la légende de la carte ci-contre: A. l'habitation; B. le jardin de Champlain; H. les champs de blé; I. le moulin à eau; L. les marais salants inondés à marée haute (ces marais furent asséchés plus tard par les colons français, qui construisirent des digues pour retenir la mer et cultivèrent le sol fertile ainsi découvert); V. l'emplacement de pêche des autochtones.*

les indigènes d'Acadie dura tant que les Français y demeurèrent.

Voyant que l'hiver approchait à grands pas, Champlain revint à la base de Sainte-Croix le 2 octobre 1604. Quatre jours plus tard, la première neige tomba. Cette année-là, l'hiver arriva très tôt et fut très dur. Plutôt que de protéger les colons, l'île les emprisonna. Avec l'avance de l'hiver, des vents violents soufflaient du nord et de l'ouest, et leur plainte sinistre se faisait entendre au travers des rondins et des poutres des maisons. La recherche de matériaux de construction avait dépouillé l'île de ses arbres, exposant celle-ci aux grands vents cinglants. Pour la même raison, le bois de chauffage ne tarda pas à manquer. De grandes masses de glace apparurent sur la rivière. Cette banquise broyeuse d'embarcations empêcha les colons de traverser les huit cents mètres d'eau qui les séparaient du continent. Ils furent coupés de leur approvisionnement en eau, en bois et en viande fraîche.

Bientôt, la neige recouvrit l'île. Elle persista jusqu'à la fin d'avril, atteignant progressivement une hauteur de cent centimètres ou plus. On but de la neige fondue et l'on mangea de la viande froide salée ainsi que des légumes congelés. Exception faite du vin espagnol, toutes leurs boissons gelèrent. Des rations de cidre congelé furent distribuées à l'once. On prenait peu de repas chauds, car le bois de chauffage était trop précieux pour l'employer régulièrement à la cuisson. Affaiblis par le froid et la faim, les colons furent frappés par la maladie. Champlain décrit l'affreux état de ceux qui souffraient de l'affection inconnue et incurable qui sévissait:

On trouva dans la bouche de ceux qui en étaient atteints de gros morceaux de chair en pourriture. Cela empira tellement qu'ils pouvaient à peine se nourrir sauf sous forme liquide. Leurs dents tenaient tout juste en place et pouvaient être arrachées avec les doigts sans causer de malaise. Ils saignaient de la bouche. Par la suite, ils furent pris de grandes douleurs dans les bras et les jambes. Ils devenaient enflés et recouverts de taches qui ressemblaient à des piqûres de puce. Ils ne pouvaient pas marcher tant la douleur était grande... Ils ne pouvaient pas se tenir debout sans s'évanouir. Des soixante-dix-neuf que nous étions, trente-cinq moururent et plus de vingt frôlèrent la mort. Même les bien portants se plaignaient de douleurs mineures et d'essoufflement.

Poussé par la curiosité scientifique, Champlain disséqua plusieurs cadavres en recherchant la cause de la maladie. D'après sa description, leurs organes internes étaient dans un état horrible. Aujourd'hui, nous savons que les colons souffraient du scorbut, affection causée par une carence en vitamine C.

Le seul remède, pour les survivants affaiblis de Sainte-Croix, fut la venue du printemps. En mars, des

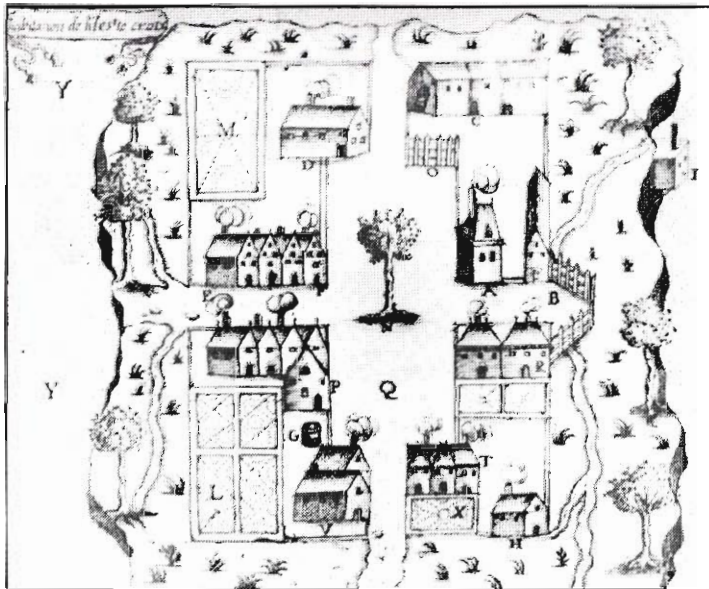
autochtones de la région se présentèrent, apportant de la viande fraîche en échange contre des babioles. Des pousses vertes percèrent la neige et furent dévorées avidement par les hommes affamés. Avec le dégel printanier, Champlain et les autres attendirent impatiemment l'arrivée de Pont-Gravé, qui rapportait de France une cargaison de provisions.

Champlain, semble-t-il, aurait été peu affecté par l'apparition du scorbut qui avait presque anéanti la colonie. Quelques-uns comme lui, préalablement en bonne condition physique, restèrent sains et actifs. Son attitude l'empêcha de sombrer dans l'apathie et le désespoir qui s'emparèrent de tant d'hommes. Son premier contact avec l'hiver du Nouveau Monde fut pénible, mais ne diminua pas son intérêt pour la colonisation. Il formula toutefois cette mise en garde dans son journal: «On ne peut connaître ce pays sans y avoir passé un hiver. Lorsqu'on arrive en été, tout y est très agréable... Mais l'hiver dure six mois ici.» Or, ironie du sort, les hivers sont habituellement doux sur la côte de l'Atlantique. Pendant un hiver ordinaire dans cette région, les colons auraient pu facilement pêcher et chasser, et peut-être même éviter tout à fait le scorbut.

La neige de l'hiver cédait lentement devant le printemps, mais Pont-Gravé ne donnait toujours pas signe de vie. De Monts, Champlain et les autres survivants se préparèrent à abandonner la colonie. Ils décidèrent de partir en pinasses pour le golfe du Saint-Laurent, où ils

*La colonie de Sainte-Croix, dessinée par Champlain.*

*Légende: A. le logement du sieur de Monts; B. la galerie; C. le magasin; D. la caserne des soldats suisses; E. la forge; F. le logement du menuisier; G. le puits; H. le four à pain; I. (surplombant la rivière) la cuisine; L.M. les jardins; P. le logement de Champlain et de Champdoré.*





pourraient être secourus par des pêcheurs de passage. La date de leur départ fut fixée à la fin de juin.

Le soir du 15 juin, c'était au tour de Champlain de monter la garde. Dans la semi-obscurité, il distingua une voile. C'était Pont-Gravé qui se dirigeait vers l'île en chaloupe. Son navire était à l'ancre dans l'estuaire. Son arrivée ranima l'ardeur des explorateurs et leur insuffla un regain d'espoir. De Monts décida que le projet ne serait pas abandonné, mais que les colons déménageraient à un endroit plus sain au climat plus doux.

Champlain se mit à explorer la côte, au sud de l'île. Cette fois, il était commandant en second, car de Monts avait décidé de diriger lui-même les recherches pour un nouvel emplacement. Champlain releva soigneusement le détail de la côte, dressant la carte des ports importants qu'ils découvrirent. Ils se rendirent au sud jusqu'au port de Boston, à l'embouchure de la rivière Charles. En chemin, ils visitèrent Nantucket et Plymouth, où les pères pèlerins devaient s'établir quelques années plus tard. Les cartes que Champlain dressa de ces deux ports se sont conservées et sont d'une étonnante précision, compte tenu du peu de temps et des instruments rudimentaires dont il disposait.

En moins de cinquante ans, ces ports allaient devenir le cœur d'une Nouvelle-Angleterre prospère et en pleine expansion. Ils allaient aussi servir de base aux Anglais pour chasser les Français de l'Amérique du Nord. Chose étonnante, de Monts jugea qu'aucun de ces endroits ne convenait pour la colonie. Il ordonna le retour du navire à l'île Sainte-Croix.

De Monts décida que la colonie déménagerait à Port-Royal, dans la vallée d'Annapolis. Petit à petit, les poutres ajustées, les portes et les fenêtres furent enlevées des bâtiments, chargées sur des navires et transportées de l'autre côté de la baie de Fundy. Sainte-Croix, la première colonie européenne au nord des États de la Caroline fut abandonnée. Aujourd'hui, l'île délimite la frontière entre les États-Unis et le Canada le long de la rivière Sainte-Croix.

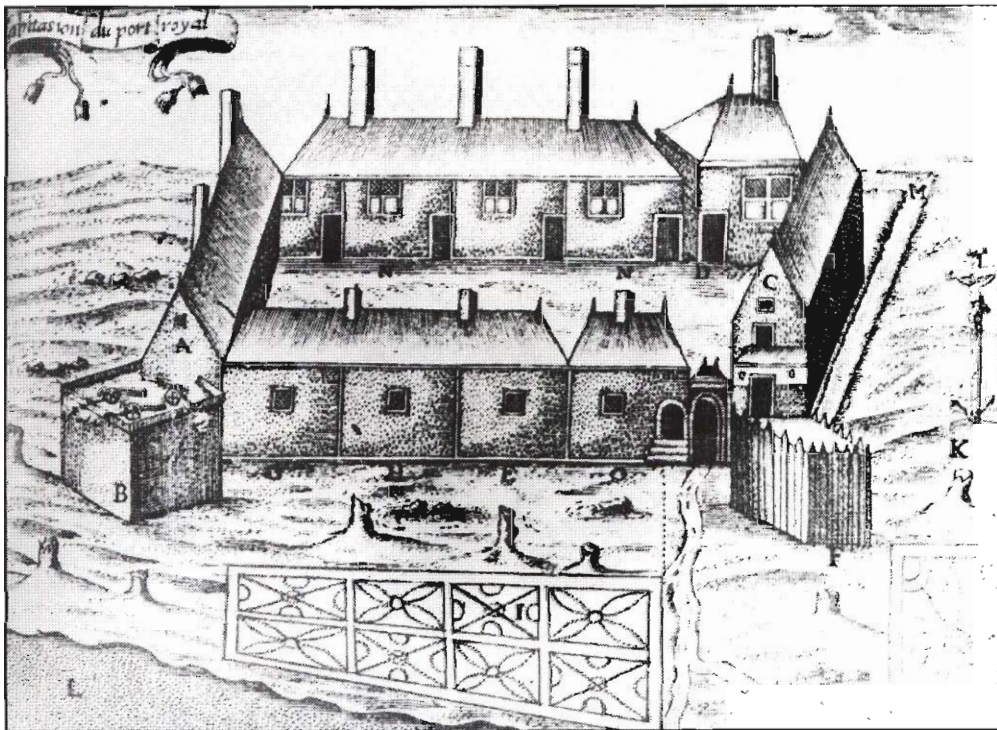
# L'Ordre du Chapitre 5

## Bon Temps

À Port-Royal, de Monts et ses colons entreprirent la construction d'un petit village fortifié. Étant donné la formation de Champlain dans l'Intendance militaire, on l'imagine facilement dressant des plans et dirigeant les travaux. On avait choisi comme emplacement, sur la rive nord du bassin, une petite élévation bien protégée du vent du nord par une chaîne de collines. L'approvisionnement en eau y était assuré, le sol était fertile et le mouillage, sans danger.

Des arbres furent abattus, des murs en rondins furent élevés pour former une enceinte rectangulaire et des bâtiments furent construits. L'habitation de Port-Royal était plus compacte que celle de Sainte-Croix et offrait une meilleure protection contre les vents et les attaques. L'expérience avait assagi les hommes.

*L'habitation de Port-Royal, représentée par Champlain. C'est d'après ce dessin que le gouvernement du Canada construisit dans les années quarante une réplique du village. Le logement de Champlain est indiqué par la lettre D.*



En septembre, les colons estimèrent que l'habitation était en état de résister à l'hiver. De Monts décida de retourner en France pour protéger ses droits devant le roi. C'est ainsi que Pont-Gravé fut nommé chef adjoint et placé à la tête de la colonie en l'absence de De Monts. Au printemps, quarante hommes arrivèrent de France pour se joindre aux colons de Sainte-Croix. On donna aux survivants de l'hiver précédent la possibilité de rentrer au pays. Or, seulement trois d'entre eux eurent le courage de passer un autre hiver au Canada. L'un d'eux fut Champlain. Les autres survivants repartirent pour l'Europe avec soulagement.

Cet hiver-là, Champlain fut très occupé à Port-Royal. Lors de son exploration de la côte de la Nouvelle-Angleterre, l'année précédente, il avait esquissé nombre de cartes et crayonné plusieurs pages de notes. Il les recopia donc au propre, certaines étant destinées aux navigateurs français, d'autres devant faire partie de son rapport au roi et d'autres encore devant servir d'illustrations pour le livre qu'il avait déjà commencé à écrire. La précision des cartes dressées par Champlain ne cesse d'étonner les géographes modernes.

À titre de géographe royal de l'expédition, Champlain avait la tâche de découvrir et de revendiquer de nouveaux territoires pour le roi de France. Il passa une bonne partie de l'hiver à suivre les conversations des Micmacs qui visitaient Port-Royal. Il fut très attentif à tout ce qu'ils racontaient au sujet des voies canotables menant à l'intérieur du continent.

Au printemps de 1606, Champlain et Pont-Gravé mirent le cap sur le sud pour explorer la côte jusqu'en Floride. Ils firent deux tentatives. À cause de l'incompétence de leur pilote, toutes deux se soldèrent par un échec et l'une d'elles faillit tourner à la catastrophe. De retour à Port-Royal, Pont-Gravé fit mettre le fautif au pilori.

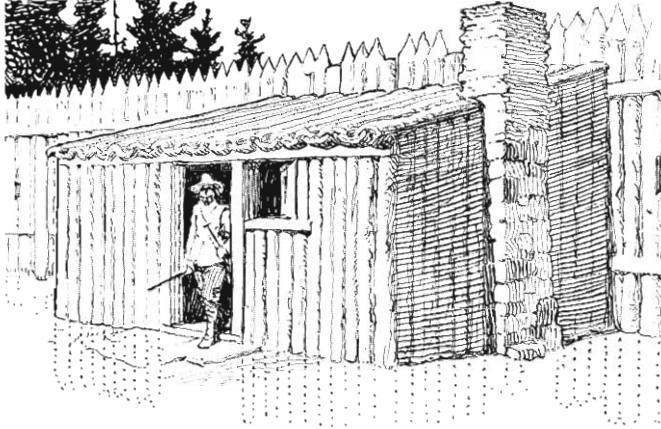
À l'approche de l'été, la colonie de Port-Royal entra en agitation. En effet, tandis que la plupart ne souhaitaient que de retourner en France, Champlain mourait d'envie de poursuivre son exploration. Pour se consoler et pour passer le temps, il s'adonna au jardinage. Il écrivit longuement sur le plaisir que lui procura cette activité, dévoilant ainsi une facette de sa personnalité qui ne transparaît pas dans ses récits d'exploration et d'aventures.

L'été venu, les colons de Port-Royal attendaient le retour de leur chef, le sieur de Monts. Le malheureux pilote, Champdoré, fut détaché du pilori et assigné à la construction d'une pinasse. Le travail terminé, on lui remit les menottes. Juin passa, sans nouvelles de De Monts. À la mi-juillet, Champlain et Pont-Gravé décidè-



rent qu'il fallait rentrer en France, et deux pinasses furent chargées. Deux volontaires s'offrirent pour rester au fort, maintenant ainsi les droits de la France sur la colonie. Debouts sur la rive, ils agitèrent la main en guise d'adieu aux bateaux qui s'éloignaient. On était le 17 juillet 1606.

Longeant la côte sud de la Nouvelle-Écosse, les petites embarcations s'exposèrent à des vagues gigantesques. La mer démontée les endommagea gravement, desserrant les ferrures du gouvernail de la pinasse la plus grande. On libéra Champdoré, qui affronta courageusement les périls pour réparer les avaries. Champlain et les autres passagers demandèrent à Pont-Gravé de lui pardonner ses erreurs passées, qu'il avait rachetées en leur sauvant la vie en cette occasion.

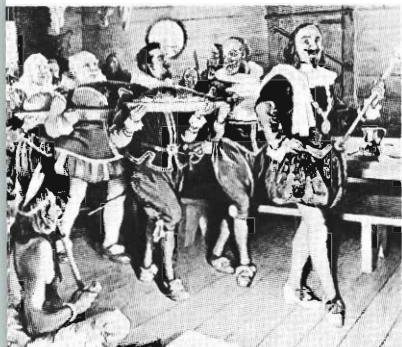


*Ce croquis illustre la solidité des premières constructions de bois. Les pieux étaient enfoncés profondément, comme l'indiquent les lignes pointillées.*

Une voile apparut près de la côte du cap de Sable. Il s'agissait d'une chaloupe occupée par le secrétaire de De Monts. Ce dernier annonça aux équipages que Poutrincourt se dirigeait vers Port-Royal. Le secrétaire avait été envoyé pour longer la côte au cas où les colons seraient déjà partis. Les trois bateaux retournèrent ensemble à Port-Royal, où *le Jonas*, le navire de Poutrincourt, était déjà à l'ancre.

Poutrincourt avait essayé de recruter des colons pour Port-Royal. La tâche avait été difficile. Les survivants de Sainte-Croix avaient passé beaucoup de temps dans les tavernes des ports de mer bretons et normands à raconter comment la vie était dure dans le Nouveau Monde. Malgré tout, Poutrincourt avait réussi à ramener un groupe d'hommes désireux de relever le défi canadien.

Ils n'étaient pas de la même trempe que leurs prédécesseurs qui avaient passé le premier hiver à Sainte-Croix et, généralement, ils étaient mieux adaptés aux difficultés



*L'Ordre du Bon Temps*

de la colonisation. On y retrouvait un des fils de Poutrincourt, Jean, qu'on appelait de Biencourt, et Robert de Pont-Gravé, le fils de l'ami de Champlain. Louis Hébert, un pharmacien de Paris, était aussi du groupe. C'est lui qui, plus tard, s'établit avec sa famille à Québec et devint le premier fermier de la Nouvelle-France. Marc Lescarbot, avocat, poète et érudit, fut bien accueilli par la colonie. Il écrivit un livre sur la vie à Port-Royal. Une autre recrue, Mathieu d'Acosta, ancien esclave portugais, fut le premier homme noir à s'établir en Nouvelle-Écosse. Il fut l'interprète de la colonie, ayant appris la langue des Micmacs alors qu'ils étaient en service sur un bateau de pêche portugais. Les membres de l'équipe n'étaient pas tous des gens de mérite. Certains étaient des voyous qui avaient dû être emprisonnés en France jusqu'à ce que les navires soient prêts à partir.

En peu de temps, tous les colons se livrèrent à un dur labeur sous la direction de Poutrincourt. Des champs furent défrichés et ensemencés. Bientôt, du blé, du seigle, des choux et des navets se mirent à pousser. Lescarbot a écrit que le sol était fertile et que Poutrincourt faisait preuve de bon sens à l'égard de la colonisation: il estimait que ce n'était pas la vaine recherche de l'or qui pouvait leur apporter la fortune, mais seulement le travail de la terre. Les premières impressions de Champlain sur la fertilité de la Nouvelle-France se trouvaient confirmées. Les riches terres du Canada pouvaient faire vivre en permanence une colonie agricole.

À l'approche de l'automne, Poutrincourt divisa les colons en trois groupes. Le premier, composé d'hommes qui avaient passé l'hiver précédent à Port-Royal, retournerait en France. Le second groupe resterait à Port-Royal. Le troisième, dirigé par Poutrincourt, continuerait d'explorer la côte de l'Amérique du Nord au sud de l'Acadie. Champlain décida d'affronter un troisième hiver dans le Nouveau Monde et de poursuivre ses explorations. À part lui, il ne restait que deux hommes du groupe qui était allé à Sainte-Croix en 1604. Un de ces anciens était Champdoré, que Poutrincourt avait choisi comme pilote de l'excursion en dépit de ses erreurs passées.

Champlain aurait souhaité que les explorateurs se rendent directement au cap Cod et qu'ils y commencent leur examen de la côte en se dirigeant vers le sud. La décision de Poutrincourt prévalut contre la sienne. Ce dernier décida de reprendre le trajet que Champlain avait déjà suivi et dont il avait dressé la carte si soigneusement. L'attitude de Champlain en cette occasion dénote un manque de confiance en son propre jugement. Il savait que le trajet choisi par Poutrincourt ferait perdre un

temps précieux, mais il n'insista pas. Souvent, Champlain hésitait à prendre une initiative, même quand il était convaincu d'avoir raison.

Le voyage fut entrepris tard dans l'année, plus précisément en septembre. Non seulement s'avéra-t-il infructueux, mais il eut des suites fâcheuses. Leurs rencontres avec les Amérindiens du Maine furent moins amicales qu'avec les Micmacs de l'Acadie. À la suite de mécontentements dans des opérations de troc et d'actions irréfléchies de certains membres de l'équipage, une bataille s'engagea entre les Français et les autochtones, faisant trois morts dans le camp de Poutrincourt. D'autres colons étaient malades ou blessés. Pour comble de malheur, l'hiver arriva. Au début de novembre, ils naviguaient le long de la côte du Maine, alors que la glace atteignait déjà cinq centimètres d'épaisseur. Champlain comparait tristement cette région aux terres chaudes du Sud qu'ils avaient projeté de visiter et qu'ils auraient peut-être choisi de coloniser si on l'avait écouté.

Il avait déjà neigé sur Port-Royal à la mi-novembre. Les colons qui y étaient restés commencèrent à s'inquiéter au sujet de leurs chefs, Poutrincourt et Champlain. Plusieurs les croyaient morts. Le 14 novembre, un guetteur revint en courant à l'habitation de Port-Royal. «Ils sont sains et saufs! Ils sont de retour! La pinasse est revenue», s'écria-t-il. Champlain et Poutrincourt s'engagèrent dans la vallée d'Annapolis et jetèrent l'ancre à Port-Royal.

Comme les explorateurs, épuisés, s'apprêtaient à débarquer, ils s'arrêtèrent stupéfaits. Les colons étaient rassemblés sur la rive pour les accueillir. Une grande chaloupe fut poussée à l'eau. Elle tirait un petit canot peint en bleu dans lequel était assis un personnage spectaculaire. Il portait une longue barbe d'algues et une toge bleue. Une couronne était posée sur sa tête et il tenait un trident.

Neptune, plus précisément Marc Lescarbot, s'arrêta près de Poutrincourt et de Champlain, qui descendaient dans une chaloupe pour se rendre à la rive. Il récita un poème qu'il avait composé spécialement pour l'occasion et qui prédisait à la France un grand avenir dans le Nouveau Monde sous des chefs comme de Monts, Poutrincourt et Champlain.

Après cet accueil impressionnant, un tonneau de vin fut mis en perce et l'on festoya en l'honneur des revenants. Aux colons français se joignirent leurs alliés micmacs. C'est à Lescarbot que l'on doit la composition et la mise en scène de la première pièce de théâtre jouée en Amérique du Nord. Le théâtre Neptune, à Halifax, est un



monument commémoratif de cet événement.

Notant que les festivités avaient remonté le moral des colons, Champlain eut une idée. Des festins réguliers pouvaient contribuer à briser la monotonie et à les occuper pendant le long hiver canadien. Il en fit part à Poutrincourt, qui était un musicien de talent, et au poète Lescarbot. C'est à la suite de ces discussions que naquit l'*Ordre du Bon Temps*.

Chaque colon était à tour de rôle maître queux et pourvoyeur de l'Ordre du Bon Temps. Portant la chaîne qui servait d'insigne officiel de cette fonction, chacun devait composer un menu et fournir les aliments nécessaires à chaque plat. Les maîtres queux se faisaient concurrence, chacun voulant offrir le meilleur repas. Les menus, riches et variés, comprenaient du poisson frais, du canard, de l'oie, de la gélinotte, de l'orignal, du caribou, du cerf, des queues de castor, de la loutre, de l'ours, du lièvre et du chat sauvage. La plupart de ces mets provenaient des Micmacs. Leur chef, Membertou, et d'autres *sagamos* en visite étaient invités à s'asseoir à la table d'honneur. Poutrincourt et d'autres jouaient de la musique et l'on chantait tant de vieux airs que des chansons improvisées.

En dépit de l'optimisme de l'Ordre du Bon Temps et d'un hiver exceptionnellement doux, le scorbut s'abattit sur Port-Royal. Cinq hommes en moururent, y compris l'interprète d'Acosta.

Le printemps n'apporta guère de soulagement aux colons. Le 24 mai 1607, une pinasse du *Jonas* arriva à Port-Royal avec de mauvaises nouvelles. Le monopole royal accordé au sieur de Monts dans le Nouveau Monde avait été révoqué. Des négociants en fourrures rivaux avaient fait pression auprès du roi pour qu'il permette la compétition.

Champlain passa l'été de 1607 à chercher une dernière fois les mines de cuivre de la baie de Fundy. Il demanda que le départ pour la France soit retardé jusqu'à ce qu'il puisse récolter son blé, afin de montrer au roi à quel point le sol de l'Acadie était fertile. Champlain rejoignit le *Jonas* à Canseau sur la côte de la Nouvelle-Écosse. Chargé de morue séchée, le navire quitta Canseau le 3 septembre 1607. Champlain ne revit jamais l'Acadie.

# Sur le sentier de la guerre

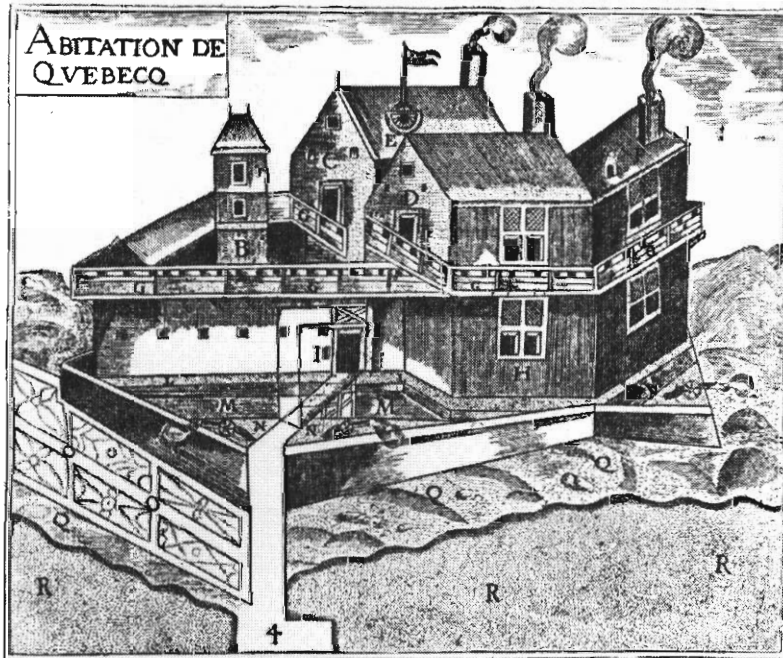
## Chapitre 6

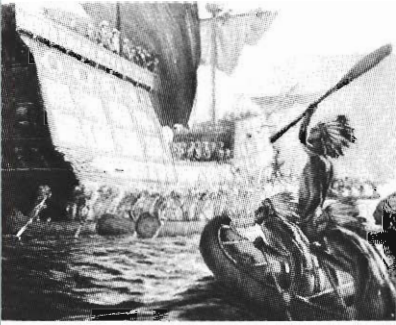
De retour en France, Champlain et de Monts persuadèrent le roi de rétablir pour un an le monopole de la fourrure et organisèrent une nouvelle expédition au Canada. Cette fois, ils concentreraient leurs efforts sur le Saint-Laurent. Trois navires furent envoyés au printemps de 1608. Deux étaient destinés à la traite des fourrures, tandis que le troisième, commandé par Champlain, devait servir à l'établissement d'un poste de traite permanent.

Champlain arriva le 3 juillet et décida de s'établir sur un promontoire boisé que les autochtones appelaient Québec. On érigea plusieurs grands bâtiments solides, certains servant de magasins et d'autres d'habitations. On fortifia le village au moyen de remparts de terre et de fossés. Comme à Sainte-Croix, les matériaux furent pris sur place, sauf les fenêtres vitrées et diverses ferrures

*L'habitation de Québec, dessinée par Champlain.*

*Les fenêtres vitrées et à tout petits carreaux avaient été rapportées de France, mais la plupart des matériaux avaient été pris sur place. Le bâtiment était fortifié au moyen de remparts de terre (M) et de canons (N). La lettre O indique l'emplacement du jardin de Champlain.*





*Un tableau de George A. Reid représentant l'arrivée de Champlain à Québec.*

qu'on avait rapportées de France. La construction n'était pas achevée que Champlain fit défricher les terres environnantes pour en faire des fermes et des jardins. Il se mit à expérimenter différentes semences afin de trouver les plantes les mieux adaptées au climat local.

Or, il advint que son autorité fut sérieusement remise en question. Quelques-uns de ses ouvriers étaient mécontents. Ils ourdirent un complot pour l'assassiner et vendre la colonie aux Basques ou aux Espagnols, qui faisaient alors la traite des fourrures à Tadoussac. Le chef des conspirateurs était Jean Duval, un serrurier. Il entraîna quatre de ses compagnons dans la sédition.

Un des insurgés, Antoine Natel, avait la conscience tourmentée. Il éclata en sanglots devant le pilote Le Tetsu, ami de Champlain, et lui dévoila le sombre dessein de ses complices. Le Tetsu emmena Champlain à l'écart dans les bois avoisinant Québec et lui rapporta les aveux de Natel. Champlain fit venir Natel, qui arriva «tout tremblant, redoutant le châtiment». «Je le rassurai, écrivit Champlain, en lui disant de ne pas craindre. Il était en sécurité et je lui pardonnerais tout ce qu'il avait fait avec les autres pourvu qu'il dise toute la vérité.»

Après avoir écouté Natel, Champlain le renvoya à son travail. Par l'entremise d'un marin de confiance, il fit inviter les conspirateurs à une fête à bord de la pinasse. Ces derniers y trouvèrent deux bouteilles de vin que Champlain leur avait laissées à dessein. À vingt-deux heures, alors que la beuverie allait bon train dans l'entrepont, Champlain se présenta sur la pinasse avec un détachement de soldats armés. Pris au dépourvu, les mutins n'osèrent faire un geste. Ils furent ligotés solidement au moyen de noeuds de marin jusqu'à ce que le forgeron puisse leur fabriquer des menottes.

Champlain fit en sorte qu'ils soient jugés en bonne et due forme. Il rappela de Tadoussac son ami Pont-Gravé et lui demanda de faire fonction de juge. Champlain se fit juge en second. Le jury était composé d'officiers et de marins du navire. Plusieurs ouvriers, auxquels les conspirateurs s'étaient adressés, furent appelés à témoigner. Un verdict de culpabilité ayant été prononcé, il fut décidé que Duval serait mis à mort pour servir d'exemple. Les trois autres furent aussi condamnés à la pendaison, mais avec sursis.

Pour la première fois, l'autorité de Champlain avait sérieusement été mise à l'épreuve. Dans sa façon de traiter l'affaire, il se montra un homme prudent et modéré, soucieux d'éviter l'effusion de sang.

Une fois l'habitation de Québec terminée, Champlain et ses hommes s'installèrent pour l'hiver. Comme



les jours se refroidissaient et que les nuits allongeaient, ils songèrent sans doute à l'hiver tragique que Cartier et ses hommes passèrent au même endroit près de soixante-quinze ans plus tôt.

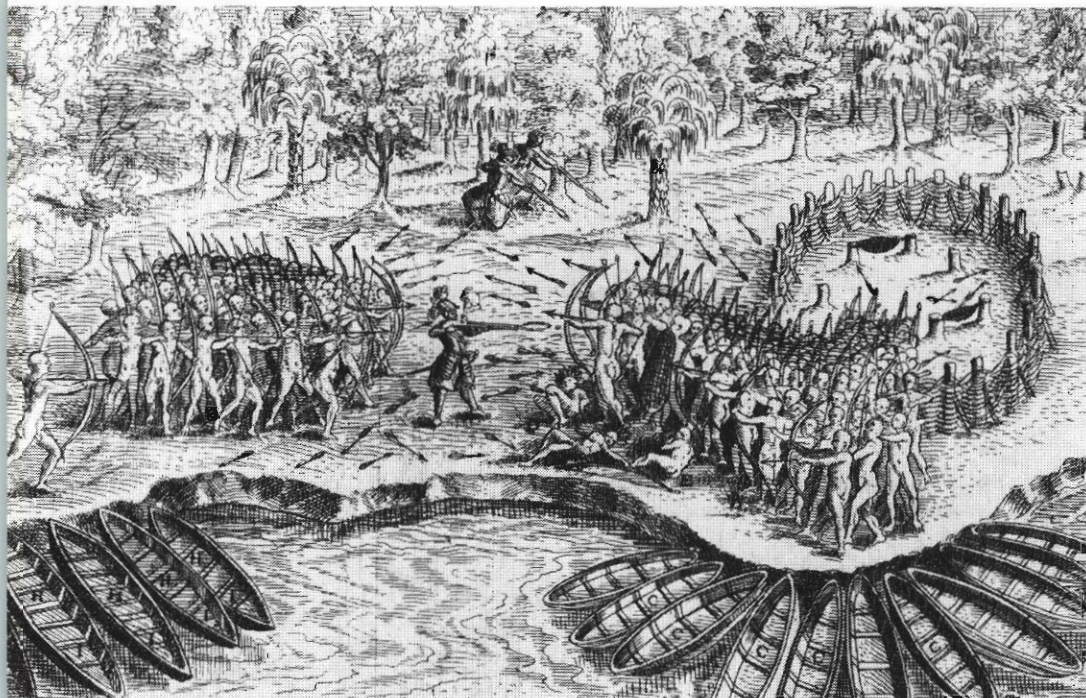
Or, la tragédie allait en effet se reproduire. Au printemps, seulement huit des vingt-quatre Français qui avaient passé l'hiver à l'habitation de Québec étaient encore vivants. Les autres étaient morts de scorbut et de dysenterie. Personne n'avait vraiment échappé à la maladie. Même Champlain connut son premier accès de scorbut après quatre hivers passés au Canada.

Cet hiver-là, Champlain l'avait passé à se renseigner et à prendre des notes sur les moeurs des indigènes de la Nouvelle-France. Il avait longuement interrogé les Montagnais amis qui se réunissaient à l'habitation. Deux jeunes colons français d'à peu près quinze ans participaient avec intérêt à ces causeries. Il s'agissait d'Étienne Brûlé et de Nicolas Marsolet, qui devinrent tous deux d'importants explorateurs du Canada. Pendant le long hiver, les deux apprirent la langue des Montagnais — Champlain n'y parvint jamais — et devinrent des interprètes fort appréciés.

Dans ces discussions, Champlain en apprit plus long sur les guerres traditionnelles entre les Algonquins et les Iroquois. Il en conclut que, pour réussir l'entreprise française de traite de la fourrure, il était essentiel d'aider les Algonquins et leurs alliés, les Hurons, à vaincre les Iroquois.

Au printemps de 1609, un groupe de chefs hurons vint rencontrer Champlain à Batiscau, à cent vingt kilomètres en amont de Québec. Champlain comprit l'importance de cette visite. Après les salutations d'usage, des cadeaux furent échangés et Champlain fuma silencieusement le calumet de paix rituel avec ses visiteurs. Les chefs l'informèrent qu'ils avaient entendu parler de ses promesses d'aider les Algonquins et les Hurons à vaincre leurs ennemis, les Iroquois. Le chef huron, Ochatequin, et le chef algonquin, Iroquet, proposèrent que le groupe se rende à l'habitation de Québec. De là, les Hurons, les Algonquins et les Français partiraient en guerre contre les Iroquois. Champlain y consentit.

À Québec, quatre ou cinq jours de festivités s'écoulèrent avant qu'on entreprenne l'expédition. Champlain s'impatientait, tant il avait hâte de passer à l'action après le long hiver. Finalement, la bande partit pour le pays des Iroquois. Un contraste frappant opposait les deux groupes: d'une part, les Indiens qui filaient dans leurs canots agiles, faits d'écorce de bouleau; de l'autre, les Français, portant leurs corselets et leurs casques d'acier, qui trans-



*Telle que la dessina Champlain, la bataille contre les Iroquois au lac qui porte son nom.*

*Le personnage central qui tire du fusil est Champlain: il s'agit du seul autoportrait dont nous connaissons l'existence. Les deux autres arquebusiers français sont cachés derrière les arbres. Les coiffures de plumes des deux hommes tombés devant Champlain indiquent qu'ils sont des chefs. Derrière les Iroquois se trouve leur enceinte de bois. Remarquez le nez effilé des canots de bouleau hurons (H), comparativement au nez camus des canots d'orme iroquois (C), moins maniables.*

portaient des arquebuses encombrantes, de la poudre, de la grenaille de plomb et de lourds bagages dans leur chaloupe peu maniable. Aux rapides de Chambly, sur le Richelieu, on dut abandonner cette embarcation. Champlain demanda des volontaires pour aller, avec les quelque soixante Hurons, Algonquins et Indiens d'Ottawa, à la rencontre des Iroquois. Des douze qui étaient avec lui, seulement trois se portèrent volontaires. Les autres tremblaient de peur rien qu'à la pensée de cette aventure. Pour citer Champlain, «ils saignaient du nez». Il les renvoya à Québec en chaloupe.

Champlain, ses compagnons et leurs alliés amérindiens continuèrent leur avance. Remontant à la pagaie le grand Richelieu, ils entrèrent bientôt dans un lac. Pendant deux semaines, ils en longèrent la rive en se dirigeant vers le sud. Les dimensions et la beauté du lac étonnèrent Champlain. Dans son journal, il évoque la majesté de ses îles et rivières. Vers l'est s'élevaient les collines du Vermont et les Adirondacks. Ému devant la splendeur du lac, Champlain lui donna son nom, qui est resté depuis. Indiquant du doigt les monts Adirondacks, les Indiens qui accompagnaient Champlain lui firent savoir que là aurait lieu l'affrontement avec les Iroquois. La bande se trouvait maintenant en territoire ennemi. Elle

voyageait de nuit hors de vue des guetteurs iroquois. Le jour, elle se mettait à l'abri en se cachant profondément dans la forêt.

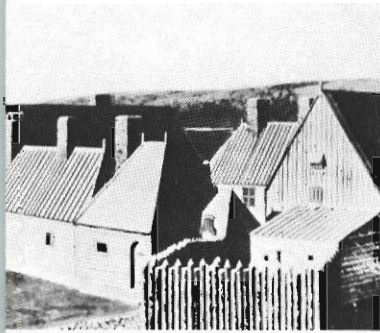
Le 29 juillet, alors que le soleil venait de se coucher, les envahisseurs, qui se dirigeaient vers le sud, pagayaient silencieusement près de Ticondéroga. Dans la nuit tombante, des cris de guerre leur parvinrent du sud. Ils avaient été aperçus par une troupe de guerriers iroquois, des Mohawks. Les Iroquois débarquèrent sur la rive, car leurs canots d'écorce d'orme étaient peu maniables et de beaucoup inférieurs aux rapides canots de bouleau des Hurons. Ils érigèrent une barricade, abattant des arbres au moyen de leurs haches de pierre. Champlain et ses compagnons hurons attendirent sur le lac. Bientôt, deux canots iroquois furent envoyés pour négocier. Voyant que les Hurons voulaient la guerre, ils acceptèrent de commencer le combat à l'aube. Champlain dormit peu. Toute la nuit, les Iroquois dansèrent et chantèrent sur la rive, ce à quoi les Hurons répondirent par des chansons injurieuses.

À l'aube, les Hurons et leurs alliés débarquèrent sur la rive sans être dérangés par les Iroquois. Ils formèrent leurs lignes de bataille. Gravement, les Iroquois sortirent de derrière leur barricade. Il y en avait deux cents, c'est-à-dire trois fois le nombre des alliés de Champlain. Ce dernier, caché dans les bois, les observait :

*Lentement, ils vinrent à notre rencontre avec une gravité et une assurance que j'admirais. Il y avait trois chefs à leur tête. Nos Indiens avancèrent aussi dans un ordre semblable. Ils m'avaient demandé d'essayer d'abattre d'abord les chefs. Je leur avais promis de faire tout mon possible et leur avais dit regretter qu'ils ne puissent me comprendre, car j'aurais aimé diriger l'attaque. Néanmoins, j'étais certain de notre victoire. Aussitôt la bataille engagée, je fus très content de leur montrer mon courage et ma bonne volonté.*

Au début de la bataille, les deux compagnons français de Champlain restèrent dans les bois avec quelques Indiens. Champlain s'avança avec les autres, se cachant derrière eux jusqu'au dernier moment. L'apparition soudaine de cet homme étrange, revêtu de métal brillant, surprit les Iroquois. À son approche, toute leur attention se porta sur lui. Les Iroquois levèrent et tendirent leurs arcs. Sans avertissement, Champlain épaula son arquebuse et fit feu sur les chefs. Son arme était chargée de quatre balles. Dès la première décharge, trois chefs tombèrent : deux, mortellement atteints, et un troisième, qui mourut des suites de sa blessure. Comme Champlain s'était arrêté pour recharger son arme, un Français, dissimulé dans les bois, déchargea la sienne sur les Iroquois. Leurs boucliers ne pouvant les protéger contre cette nouvelle arme étrange, les Iroquois, terrifiés, s'enfuirent





*L'habitation de Port-Royal, reconstruite sur l'emplacement initial.*

dans les profondeurs de la forêt. Champlain les poursuivit et en abattit plusieurs avant qu'ils ne s'échappent.

Pour les Hurons, ce fut une grande victoire qu'ils fêtèrent en se régalant de la farine de maïs laissée par les Iroquois dans leur fuite. Ils dansèrent et chantèrent pendant trois heures avant de faire route vers le nord pour rentrer chez eux. Sur le chemin du retour, Champlain, qui s'était réjoui d'avoir fait périr tant d'Iroquois en si peu de temps, était maintenant dégoûté par les tortures que les Hurons infligeaient à un prisonnier. Comme pour ajouter à l'horreur, ses alliés l'invitèrent à prendre des bâtons embrasés et à participer avec eux à la torture. Il leur demanda instamment de le laisser mettre fin au supplice du prisonnier en l'abattant de son arme. Les Hurons refusèrent, alléguant que la mort le soustrairait à la douleur. Champlain se retira à l'écart, la rage au coeur, mais réapparut dès que les Hurons revinrent sur leur décision. Ayant enfin pu abattre le supplicié, il fut de nouveau saisi d'horreur en voyant les indigènes découper le cadavre en morceaux. Son frère et plusieurs autres prisonniers furent obligés de manger du coeur de l'Iroquois.

Champlain passa l'hiver de 1609 en France, où il apprit que le monopole de De Monts ne serait pas renouvelé. De nouveau, le Saint-Laurent tombait sous la loi du libre-échange. Lorsque Champlain revint à Québec, en 1610, il découvrit que sa victoire sur les Iroquois l'avait rendu illustre. Il passait pour «l'homme qui avait tenu parole». Les Montagnais et les Algonquins le glorifiaient tout en lui rappelant sa promesse de les aider à combattre leurs ennemis au moyen, bien sûr, du merveilleux bâton qui faisait du tonnerre et qui tuait les Iroquois.

Champlain aurait préféré continuer à chercher la mer dont il avait entendu parler pour la première fois sept ans plus tôt, mais les indigènes hésitaient beaucoup à laisser les Européens pénétrer profondément dans leur territoire. Les intrus européens n'étaient tolérés qu'en tant qu'alliés militaires et associés de commerce. Si Champlain avait pu satisfaire sa curiosité, il se serait peut-être rendu à la baie d'Hudson avant les Anglais. Au lieu de cela, il dut consentir à reprendre le sentier de la guerre. Les Algonquins et les Hurons avaient tellement hâte d'attaquer les Iroquois qu'ils s'empressèrent de partir, devançant les Français. Champlain et ses arquebusiers étaient appesantis par leurs armures et leurs armes. Harcelés par les insectes et retardés par des marécages, ils traînaient à distance sur les traces des Indiens. Sans attendre les arquebuses, les Hurons et les Algonquins attaquèrent un fort iroquois hâtivement construit de ron-

dins et de broussailles. L'attaque fut repoussée sans difficulté.

À l'approche du fort, Champlain et ses hommes entendirent une bruyante clameur. Les Hurons avaient battu en retraite et échangeaient des insultes avec leurs ennemis en attendant leurs alliés. Dans son rapport au roi, Champlain décrivit en détail la bataille qui s'ensuivit:

*En tirant mon premier coup près de la barricade, je fus blessé par une flèche qui me déchira le lobe de l'oreille et me pénétra dans le cou. Je la saisis, car elle était restée dans mon cou, et je l'arrachai. Au même moment, un de mes compagnons reçut une flèche dans le bras et je la lui enlevai aussi. Ma blessure, toutefois, ne m'empêcha pas d'accomplir mon devoir. Nos alliés indiens en firent autant et les Iroquois se défendirent bien. La bataille était si acharnée que les flèches tombaient de toutes parts comme de la grêle. Les Iroquois tressautèrent au son de nos arquebuses. Mais ils furent plus stupéfaits de constater que nos balles pénétraient mieux que leurs flèches. Voyant plusieurs de leurs compagnons tomber morts ou blessés, ils furent si effrayés par la tuerie causée par nos balles qu'ils se jetaient par terre à chaque coup de feu. De plus, nous tirions deux ou trois balles à la fois et presque tous nos coups portaient juste.*

Champlain et ses hommes s'étaient postés près de la barricade, appuyant les canons de leurs arquebuses sur les rondins. Protégés par les arquebuses, les Hurons eurent vite fait de percer la barricade. Les attaquants reçurent l'ordre de cesser le feu et, l'épée à la main, ils pénétrèrent dans le fort. Les Iroquois tentèrent de s'échapper, mais ils en furent empêchés par leurs propres fortifications. Plusieurs de ceux qui réussirent à s'enfuir se noyèrent dans la rivière. Des quelque cent Iroquois, il ne resta que quinze survivants qui furent faits prisonniers.

Les arquebuses de Champlain avaient bouleversé toutes les traditions de guerre amérindiennes. Même les fortifications de rondins, auparavant sûres, pouvaient maintenant être prises. La tuerie, qui avait longtemps été l'apanage des guerres européennes, s'introduisait maintenant en Amérique du Nord. La guerre traditionnelle, menée avec des armes primitives, était relativement peu meurtrière. Le but était d'humilier l'ennemi. Le vainqueur prenait quelques prisonniers et s'empressait de retourner chez lui pour célébrer sa victoire. Ces coutumes étaient maintenant du passé. Des batailles pouvaient être menées jusqu'à l'anéantissement d'une des parties. Quoi qu'il en soit, les Iroquois jurèrent de se venger. Leur indignation allait interdire effectivement aux Français l'accès du Saint-Laurent au-delà des rapides de Lachine.

## Chapitre 7 **Hélène**

La France avait beaucoup changé lorsque Champlain y revint, à l'automne de 1610. Le roi Henri, son vieil ami et protecteur, avait été assassiné. Le nouveau roi était un jeune garçon. Dans les tavernes de Honfleur, des rumeurs circulaient voulant que l'assassin d'Henri eût été à la solde des Jésuites et que la mère du nouveau roi complotât pour s'emparer du fonds de guerre de la France. Tous parlaient de conspirations mises en échec par d'autres conspirations et se demandaient qui dirigeait effectivement le pays.

Les choses s'annonçaient mal pour de Monts, l'employeur et le protecteur de Champlain. L'amitié du roi Henri avait été propice à de Monts et à Champlain dans leur colonisation de l'Amérique du Nord au nom de la France. De plus, le coût de la traite des fourrures avait beaucoup augmenté, ajoutant au désarroi de De Monts. Le libre-échange avait produit une plus grande compétition. Une peau de castor de premier choix, qui se vendait pour un ou deux couteaux, en coûtait maintenant quinze ou vingt. En outre, l'abondance de fourrures en France avait fait baisser les prix à Paris. Malgré tout, la dernière année de traite avait été rentable et les bonnes relations que Champlain entretenait avec les Hurons et les Algonquins donnaient à de Monts un avantage certain. Sans enthousiasme, de Monts et ses associés convinrent de poursuivre leurs opérations une année de plus. Comme d'habitude, Champlain comptait retourner à Québec au printemps.

Avant de partir, cependant, Samuel de Champlain avait à s'occuper d'une affaire importante. L'explorateur célibataire de près de quarante-cinq ans avait décidé qu'il était temps de prendre femme. Ses démarches le conduisirent chez Nicolas Boullé, un secrétaire parisien à la cour du roi. Il fut convenu que Champlain épouserait la fille de cette riche famille bourgeoise, Hélène. Elle avait douze ans.

Le contrat de mariage fut rédigé et signé le 27 décembre 1610. Il fut convenu que le père d'Hélène donnerait une dot de six mille livres et que les époux ne vivraient pas ensemble avant qu'Hélène, encore enfant, n'atteigne l'âge de quatorze ans. Le jour de la signature du contrat, il neigea très fort, ce qui rappela à Champlain la colonie de Québec, qu'il aimait tant. On devina qu'il parla à Hélène



des neiges encore plus abondantes qu'elle connaîtrait un jour en Nouvelle-France. Trois jours plus tard, Champlain et Hélène Boullé furent mariés à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, la paroisse des rois de France.

Cet hiver-là, Champlain et sa jeune épouse visitèrent Paris. Ils connurent la pompe de la cour royale et de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Ils firent de petites promenades dans la cour du Louvre, où l'on avait monté un manège pour le jeune roi Louis. Un compagnon du Nouveau Monde, Savignon, le fils du chef Iroquet, les accompagnait dans leurs sorties. Champlain et Savignon enseignaient Hélène sur la vie en Nouvelle-France, tandis que le jeune Indien apprenait la langue et les coutumes françaises.

Savignon n'aimait pas beaucoup la France. Champlain et l'Indien avaient tous deux hâte de retourner à Québec au printemps. À la fin de février, Champlain fit ses adieux à Hélène, car il jugeait que les installations de Québec n'étaient pas encore assez confortables pour la recevoir. Elle attendit jusqu'en 1620 pour voir le pays que son époux aimait tant.

La traversée de mars 1611 fut très difficile. Champlain partit tôt, espérant arriver au Saint-Laurent avant les autres négociants de fourrures. Par conséquent, son navire était souvent entravé par les glaces épaisses de la côte du Canada et des icebergs géants menaçaient quotidiennement de l'écraser. Les ponts et le gréement étaient encroûtés de glace, ce qui rendait le navire difficile à manier. Les glaces flottantes étaient si épaisses que «maintes fois, écrivit Champlain, nous pensâmes y laisser notre peau».

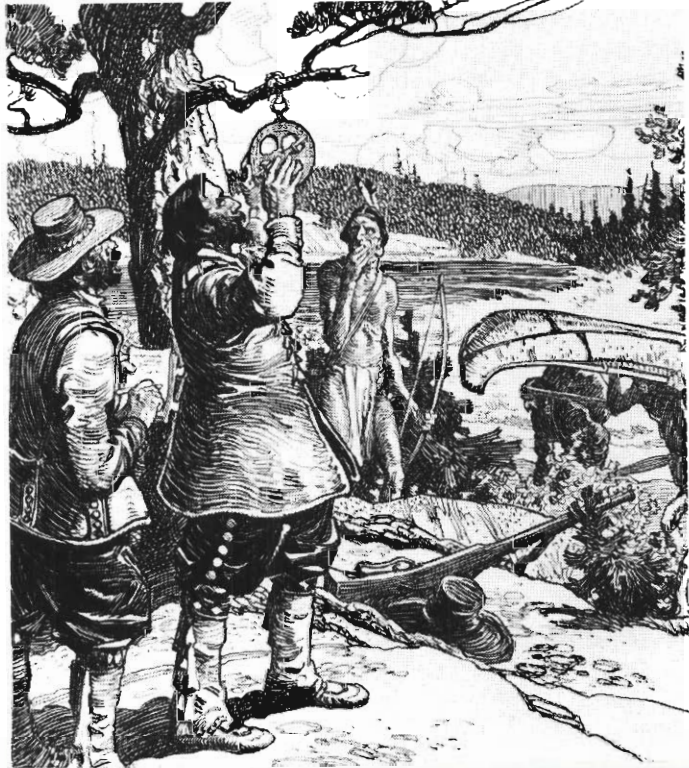
Champlain s'était imposé quatre objectifs en Nouvelle-France. D'abord, il devait remplir son devoir envers ses protecteurs, c'est-à-dire accroître et protéger le commerce lucratif des fourrures. À cette fin, il devait s'assurer l'appui des Indiens de la région en leur offrant de l'aide militaire au besoin. Deuxièmement, pour lui-même et pour son roi, il devait explorer les nouvelles terres de l'Amérique du Nord et en dresser la carte. Il désirait ardemment trouver une route qui mènerait à la Chine et aux richesses du Pacifique. Troisièmement, il avait un rêve personnel, un projet qu'il caressait depuis sa première visite au Saint-Laurent en 1603: établir des fermes permanentes sur les riches terres de la vallée du Saint-Laurent. Quatrièmement, Champlain, qui s'était peut-être de lui-même converti au catholicisme, espérait voir le jour où tous les autochtones de la Nouvelle-France embrasseraient la religion chrétienne.

Le printemps suivant son mariage, Champlain, à

son arrivée au Canada, se consacra à la traite des fourrures. Partant de Québec, il se dirigea résolument vers l'ouest pour atteindre les rapides de Lachine. A l'endroit où se trouve maintenant Montréal, il décida d'instituer une foire aux fourrures annuelle. Lorsque les Amérindiens se réunirent pour la première foire, il fit la promesse de construire une autre habitation à Montréal. La nouvelle fut bien accueillie, car, en présence d'une colonie permanente, les Iroquois n'oseraient attaquer les Hurons apportant leurs fourrures. En fin de compte, l'habitation de Montréal ne fut pas construite du vivant de Champlain. Ce dernier donna le nom de son épouse à une île située près de Montréal, l'île Sainte-Hélène.

Poursuivant sa route vers l'amont, Champlain rejoignit ses alliés amérindiens pour mettre au point des stratégies contre les Iroquois. Son principal intérêt, toutefois, c'était de découvrir ce qui se trouvait à l'ouest, au-delà du fleuve. Par l'entremise de son interprète, Étienne Brûlé, Champlain se renseigna sur la géographie des environs des Grands lacs. Il laissa Brûlé avec les Indiens, afin qu'il s'informe davantage sur cette région et ses habitants.

Pour retourner à Montréal, les Indiens proposèrent à Champlain un raccourci périlleux: franchir les dangereux rapides de Lachine en canots d'écorce de bouleau.



*Ce dessin à la plume de C.W. Jefferys illustre Champlain faisant une observation au moyen de son astrolabe, instrument qui était utilisé par les navigateurs et les topographes pour s'orienter sur les étoiles.*

Champlain, le plus poliment possible, essaya de laisser entendre qu'il n'était pas pressé. En fait, notre grand navigateur n'avait jamais appris à nager. Cependant, il importait pour les Amérindiens d'éprouver le courage de leur allié. Comprenant que son refus de traverser les rapides serait interprété comme un signe de lâcheté, Champlain se rendit à leur proposition. Les Indiens se mirent nus; Champlain enleva ses bottes et son armure, mais garda modestement sa chemise. Le groupe s'achemina vers les rapides dans huit canots d'écorce de bouleau. Champlain se cramponna de toutes ses forces lorsque le canot quitta les eaux calmes pour passer entre des murs de pierre où l'écume était haute. Il se répétait sans cesse le conseil des Indiens: accroche-toi au canot s'il renverse et nous te sauverons. Soudain, le canot sembla bondir au-dessus de l'horizon. Champlain attendit, immobile, puis sentit l'esquif amerrir en douce dans des eaux plus calmes. Ayant risqué sa vie pour sauver la face devant les Indiens, il s'en était sorti indemne. Il fut le premier Européen à survivre à la traversée des rapides de Lachine.

Après la saison de traite, Champlain revint en France à l'automne de 1611. Arrivé à La Rochelle, il se rendit d'abord à Pons pour faire son rapport à de Monts, puis il s'en retourna chez lui. Sur la grand-route de l'ouest, son cheval broncha et tomba en roulant sur lui. Grièvement blessé, Champlain resta étendu à demi mort le long du chemin. Un passant le trouva et le transporta jusqu'à une auberge située sur le bord de la route. Champlain passa l'automne et l'hiver en convalescence dans cette maison à proximité de Paris. Ironique revers du destin, Champlain avait échappé aux icebergs meurtriers de l'Atlantique et aux eaux périlleuses des rapides de Lachine pour ensuite se faire presque tuer par son propre cheval près de chez lui.

Au printemps de 1612, Champlain retrouva à Paris son épouse de treize ans. Il lui apporta des cadeaux: des mocassins ornés de perles et un panier de paille de glycérie décoré de piquants de porc-épic. Hélène et Champlain assistèrent à un festival de trois jours sur la place Royale en l'honneur des fiançailles du jeune roi de France à une princesse espagnole. On assista à des représentations de combats, à des concerts, à des spectacles de danse et à des pièces de théâtre. Sur scène, un volcan mécanique crachait du feu et de l'eau. On présenta un ballet dont les danseurs étaient habillés en Indiens de Nouvelle-France. Champlain fit remarquer à Hélène les inexactitudes de leur costume.

Champlain s'amusait, mais il travaillait aussi. Il cher-



chait du soutien pour construire un fort de traite de la fourrure à Montréal et lever une armée contre les Iroquois. Le roi nomma Champlain lieutenant du roi en Nouvelle-France, lui conférant ainsi tous les pouvoirs d'un chef d'État. Il pouvait dicter des lois, établir un système judiciaire, mener des guerres et négocier des traités. Il reçut l'autorisation de rechercher de l'or et des minéraux précieux, ainsi qu'une route menant à la Chine et aux Indes.

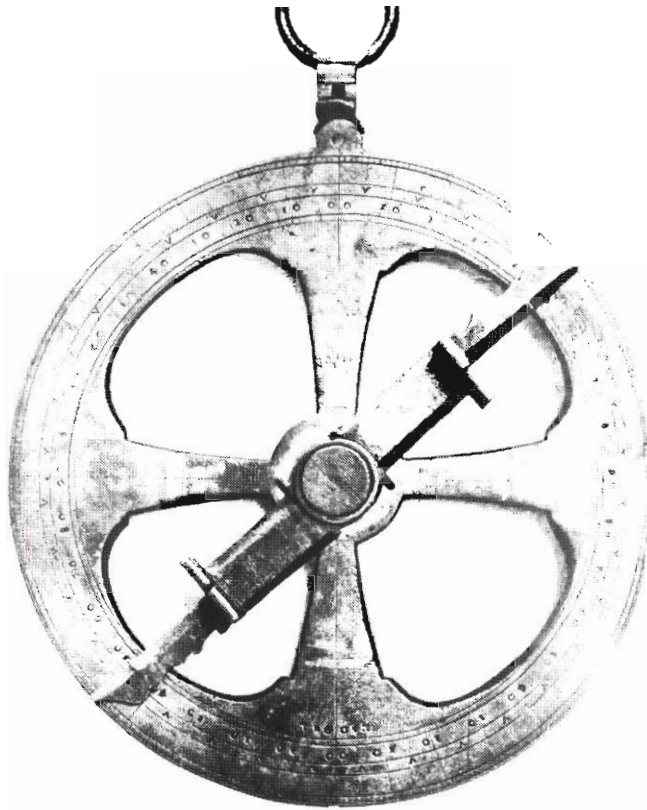
Champlain revint à Québec au printemps de 1613. Malgré son mandat royal et tous les pouvoirs qui s'y rattachaient théoriquement, il n'avait ni la main-d'œuvre ni l'argent nécessaires pour construire un fort à Montréal. Il n'avait pas non plus assez de soldats pour combattre les Iroquois. Il se trouvait dans une situation difficile, ne pouvant tenir ses promesses envers ses alliés amérindiens.

Pendant son absence, des négociants de fourrures rivaux, dans l'espoir de commercer avec les autochtones, leur avaient raconté que Champlain était mort. Les Indiens furent transportés de joie à la vue de leur ami. Enfin, les Iroquois seraient vaincus.

Champlain, sachant qu'il ne pouvait lutter contre les Iroquois, s'occupa de ses autres projets. Il décida d'entreprendre une expédition en Huronie dans l'espoir de rassurer et d'encourager ses associés de commerce amérindiens. Avec deux canots, quatre pagayeurs français et un guide amérindien, Champlain se mit en route vers l'ouest. Les canots étaient lourdement chargés, remplis de nourriture, d'armes et de cadeaux destinés aux chefs amérindiens alliés. Il espérait pousser au nord jusqu'à la baie d'Hudson, en dressant au fur et à mesure la carte du trajet. Un de ses pagayeurs, Nicolas de Vignau, affirmait s'être rendu à la mer du nord l'année précédente.

Avançant de plus en plus vers le nord, Champlain se mit à douter de Vignau. Le jeune homme prétendait que la mer se trouvait à seulement huit jours de trajet au nord de Montréal. Ils voyageaient depuis déjà dix jours et rien n'indiquait la présence d'une mer. Vers l'amont, ils rencontrèrent d'importants rapides et durent faire dix kilomètres de portage, chargés de provisions et d'équipement. Les hommes, tourmentés par les marigouins, durent se frayer péniblement un chemin à travers des broussailles épaisses dans une chaleur tropicale.

Champlain et ses hommes retournèrent à la rivière des Outaouais près de ce qui est aujourd'hui la ville de Perreton. Champlain y rencontra un vieil ami, Tessouat,



*Cet astrolabe est précisément celui que Champlain apporta lors de son expédition vers le nord en 1613. Lors d'un portage particulièrement difficile, Champlain échappa l'instrument. Il resta là où il avait tombé pendant deux cent cinquante-trois ans, soit jusqu'en 1866, année où il fut retrouvé par un garçon de ferme observateur, âgé de quatorze ans.*

le roi borgne des Algonquins de l'île aux Allumettes. Champlain et Tessouat avaient fait connaissance dix ans plus tôt à Tadoussac, lors de la première visite de Champlain en Nouvelle-France. Tessouat et son peuple lui déclarèrent que Vignau mentait et tentèrent de décourager Champlain d'explorer le Nord. Confronté avec les Algonquins, Vignau avoua sa supercherie. Champlain était amèrement déçu. Tessouat, par contre, se réjouissait. Il ne tenait pas du tout à ce que les Français envahissent son territoire, qui lui fournissait de la fourrure en abondance.

Contrarié encore une fois dans son intention d'explorer le territoire autour de sa colonie, Champlain redescendit la rivière des Outaouais. Il parvint sain et sauf au Saint-Laurent, à temps pour mener à bien une saison de traite rentable.

À la fin de la saison, Champlain repartit pour la France et, durant le voyage, il travailla beaucoup à son journal. Cet automne-là, il publia son second livre, *Les Voyages du sieur de Champlain*. Tiré de son journal, l'ouvrage relate les aventures de Champlain au Canada de 1603 à 1613. Il contient plusieurs cartes et dessins, notamment des illustrations des colonies de Sainte-Croix, de Port-Royal et de Québec. Le livre se vendit bien et il en existe encore plusieurs exemplaires.

# Chapitre 8 Les Grands lacs

Champlain resta en France en 1614 et retourna à Québec l'année suivante. Il avait organisé le voyage d'un groupe de récollets en Nouvelle-France. En tant que missionnaires, ceux-ci devaient essayer de convertir les Amérindiens au christianisme.

Les préoccupations du chef de la colonie étaient, pour l'instant, moins spirituelles. Les Hurons se réjouirent de revoir Champlain, mais à Montréal, à la foire aux fourrures, ils lui rappelèrent sa promesse de les soutenir dans leurs guerres. Les Indiens comptaient lever une armée de deux mille cinq cents guerriers. Avant de s'en retourner à Québec, Champlain leur assura qu'il ramènerait autant de soldats français que possible. Pendant les deux semaines suivantes, il prit ses dispositions pour que la colonie soit bien administrée en son absence. Il trouva seulement deux hommes prêts à aller en guerre avec lui: Étienne Brûlé et Thomas Godefroy. Dix des Indiens qui campaient à Québec consentirent à les accompagner.

Entre-temps, les Hurons, à Montréal, avaient quitté les rapides de Lachine pour rentrer chez eux. Le retard de Champlain les avait inquiétés. Ils le croyaient mort ou prisonnier des Iroquois. Accompagnés d'un des prêtres, le père Joseph Le Caron, et de douze soldats français, ils partirent pour les Grands lacs, devançant Champlain d'une semaine.

Champlain dut suivre une route détournée. Les Iroquois étaient maîtres du haut Saint-Laurent, interdisant ainsi l'accès aux lacs par la voie fluviale. Champlain fut donc obligé d'aller vers le nord, puis vers l'ouest. Il suivit la rivière des Outaouais, qui devint de plus en plus étroite et obstruée de rochers. Ils traversèrent ensuite le paysage désolé du bouclier canadien. «Ce fut, écrivit Champlain dans son journal, une région très désagréable.» À Mattawa, ils quittèrent la rivière des Outaouais et continuèrent vers l'ouest sur la rivière Mattawa. Le 26 juillet 1615, dix-sept jours après son départ de Montréal, Champlain put enfin apercevoir la mer d'eau douce qui s'étendait au cœur de l'Amérique du Nord. Il était arrivé à l'endroit où la ville de North Bay, en Ontario, serait un jour construite. Il atteignit la rive du lac Huron deux jours plus tard.

Il ne fut pas le premier Européen à voir les Grands lacs. Brûlé y était allé quatre ans plus tôt et le père Le Caron, avec les douze soldats français, y était arrivé une



semaine avant Champlain. Néanmoins, l'événement fut émouvant pour Champlain, qui rêvait de s'y rendre depuis douze ans, soit depuis sa première visite au Canada.

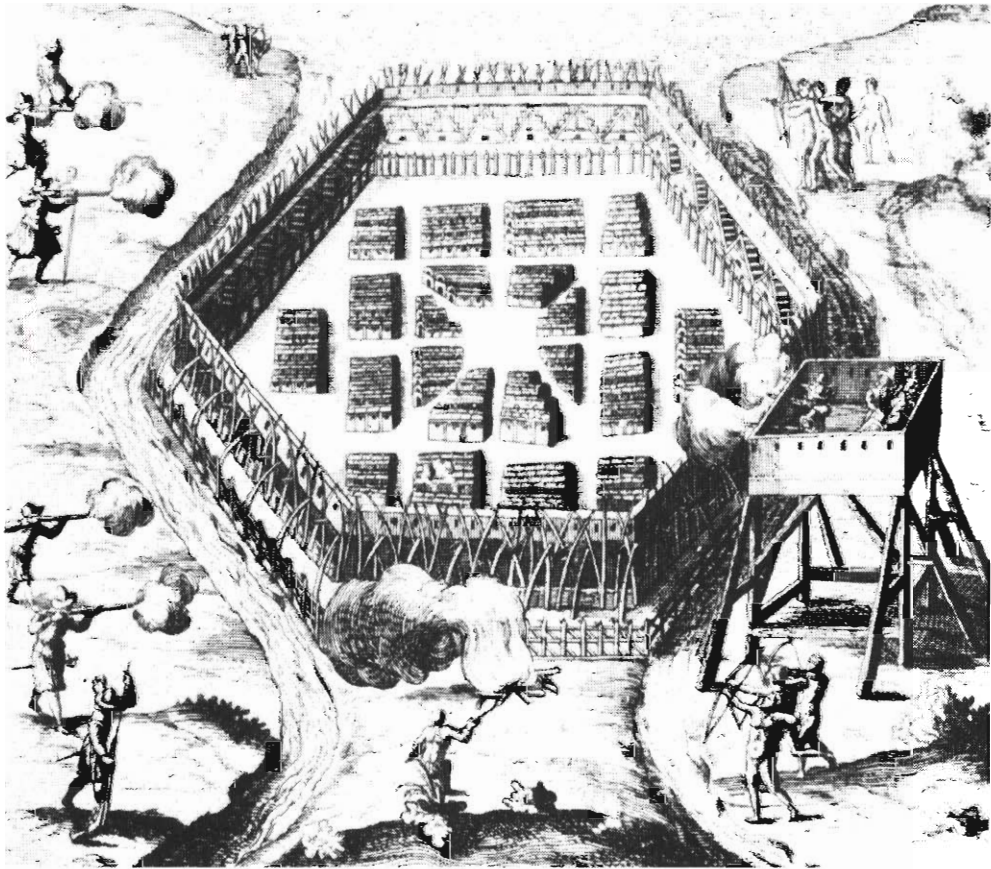
Champlain retrouva la père Le Caron en Huronie, au village de Carhagouha, qui était déjà fortifié contre les attaques iroquoises. Les Indiens avaient construit une maison longue recouverte d'écorce qui servait de chapelle. Le 12 août, Champlain assista à la première messe catholique dans la région qui est devenue l'Ontario.

Champlain et les chefs hurons tinrent un conseil de guerre à Cahiagué, le village principal de la Huronie. Champlain découvrit bientôt que les Hurons n'étaient pas vraiment prêts à aller en guerre. Son retard d'une semaine leur avait fait croire qu'il était mort ou prisonnier des Iroquois et cela avait refroidi leur enthousiasme pour la bataille.

Il comprit qu'il devait pousser les Hurons à l'attaque. Pour avoir la haute main sur le commerce des fourrures, les Français devaient vaincre les Iroquois, car les Hurons

*Un dessin de Champlain illustrant l'attaque, en 1615, d'un village iroquois fortifié dans ce qui est aujourd'hui l'État de New York.*

*À la vue des murs solides de la forteresse iroquoise, Champlain comprit que même ses fusils ne pourraient la démanteler. Se rappelant les batailles de Bretagne, il chargea ses alliés amérindiens de construire une tour mobile, appelée cavalier, avec des morceaux de bois assemblés au moyen de vignes. Du haut du cavalier (qui apparaît dans le coin inférieur droit), les arquebusiers français pouvaient tirer du haut de la palissade, obligeant les Iroquois à s'enfuir à la recherche d'un abri.*



étaient leurs fournisseurs. On peut se demander si la réticence des Hurons ne tenait pas à ce qu'ils se rendaient compte peu à peu que les Français pensaient plus aux fourrures qu'aux Indiens. Champlain prononça un discours devant les chefs hurons: «Il n'est pas trop tard, soutenait-il. Avec mes quatorze hommes et leurs quatorze fusils, nous pouvons attaquer la torteresse ennemie. Nous pouvons terroriser leur pays comme ils l'ont fait chez nous.»

Après réflexion, les chefs convinrent que le moment était propice. Ils informèrent Champlain qu'ils avaient des alliés, les Carantouans, qui vivaient au Sud et qui leur avaient promis un renfort de cinq cents guerriers. Champlain recommanda vivement aux Hurons de se mettre immédiatement en contact avec leurs alliés. Il était impatient de partir en guerre, mais les Hurons, eux, n'étaient pas pressés. «Nous devons d'abord festoyer, chanter et danser», décidèrent-ils. La fête dura une semaine et Champlain rongea son frein. Après le dernier coup de tambour, lorsque les guerriers furent prêts à partir, Champlain enragea pour une autre raison: on lui avait promis deux mille cinq cents guerriers. Or, il y en avait cinq fois moins.

Les guerriers se mirent néanmoins en route pour le pays des Iroquois, au Sud. Brulé fut envoyé chez les Carantouans pour les ramener au champ de bataille. L'expédition en territoire iroquois donna à Champlain le temps d'entrevoir, mais non d'explorer, plusieurs nouvelles régions. Les guerriers traversèrent la baie de Quinté, puis le lac Ontario en passant par les Mille Îles. En pénétrant dans le nord de l'État de New York, ils surprirent un groupe d'Iroquois qui pêchaient sur le lac Oneida. Ils firent onze prisonniers. Près de la ville actuelle de Syracuse, dans l'État de New York, ils aperçurent un village iroquois fortifié. Ils s'arrêtèrent à cet endroit pour mettre au point un plan d'attaque.

La suggestion de Champlain était simple. Les Hurons et les soldats français se cacheraient dans les bois pendant la nuit. À l'aube, ils déclencheraient une attaque par surprise.

La manoeuvre ne se déroula pas comme prévu. À l'approche du fort, les assaillants tombèrent dans une embuscade préparée par d'intrépides iroquois et l'effet de surprise fut perdu. Les fortifications iroquoises se montrèrent beaucoup plus solides que Champlain ne l'avait supposé. La barricade extérieure était formée de deux murs de troncs d'arbres penchés qui s'entrecroisaient à cinq mètres du sol. L'espace entre les murs était rempli de rondins. Les Iroquois savaient maintenant pal-





lier la menace des arquebuses, tant par suite de leurs affrontements avec Champlain que par suite de leur alliance avec les Hollandais. Leur forteresse était à l'épreuve des coups de feu. Pressentant l'échec du plan de leur chef, les guerriers hurons furent pris de panique. Plusieurs furent blessés sous la pluie de flèches que les Iroquois déversèrent de derrière les murs. Champlain lui-même fut atteint deux fois dans la jambe.

Les attaquants battirent en retraite et attendirent des renforts qui n'arrivèrent jamais. Champlain dut s'avouer vaincu. Exposés à la grêle, à la pluie glacée et aux rafales de neige, Champlain et ses alliés hurons se retirèrent de l'autre côté du lac Ontario. À cause de ses blessures, Champlain dut être transporté aux canots dans une espèce de chaise attachée au dos d'un guerrier amérindien. Il écrivit plus tard que son humiliation le faisait souffrir presque autant que ses blessures.

Ce n'est que quatre ans plus tard que, revoyant Brûlé, Champlain découvrit pourquoi les renforts promis n'étaient jamais arrivés. Il s'avéra que les Carantouans avaient tellement festoyé, chanté et dansé avant de partir qu'ils étaient arrivés au champ de bataille deux jours après le départ des vaincus.

Le mécontentement suscité par cette défaite creusa un fossé entre les Français et les Hurons. Les Indiens se sentaient trahis. On leur avait promis une victoire certaine et, forcés de se retirer, ils avaient été ridiculisés. Quelques Hurons avancèrent même que Champlain

*Le Martyre des missionnaires jésuites, de Grégoire Huret. Comme en témoigne cette gravure, plusieurs des missionnaires qui tentèrent de convertir les Indiens au christianisme eurent une fin atroce. Elle constitue une évocation horrible des périls auxquels s'exposaient les premiers explorateurs et colons.*



s'était allié secrètement aux Iroquois. Lorsque Champlain demanda à être ramené à Québec, les Hurons refusèrent. Au lieu de cela, ils l'emmenèrent vers l'ouest, en Huronie, où il passa l'hiver de 1615-1616. Il comprit que cette défaite avait porté atteinte à son prestige et à celui de tous les colons français. L'humiliation le tortura.

Champlain passa un hiver interminable chez le chef Darontal, à Cahiagué. Pour s'occuper, il décida, avec le père Le Caron, d'accompagner à la baie d'Hudson une tribu d'Indiens nipissings qui accomplissaient leur voyage d'affaires annuel. Cependant, en janvier 1616, comme ils partaient, ils reçurent une nouvelle alarmante de Cahiagué. Une querelle avait éclaté entre les Hurons

La carte la plus importante que Champlain dressa de la Nouvelle-France en 1613.



et les Algonquins, tous deux alliés aux Français. Une guerre entre ces deux peuples risquait de mettre fin au commerce français de la fourrure. Champlain retourna en hâte à Cahiagué. Il découvrit que la dispute tournait autour d'un guerrier iroquois que les Hurons avaient capturé. Ils l'avaient rendu aux Algonquins en pensant qu'il serait torturé et mangé dans les formes. Mais Iroquet, le chef des Algonquins, éprouva quelque sympathie pour le prisonnier. Il l'épargna et lui permit même de chasser avec sa tribu. En réponse à cette inconvenance, les Hurons envoyèrent un des leurs assassiner le prisonnier à la face d'Iroquet. Avant de mourir, l'Iroquois parvint cependant à faire périr son meurtrier.

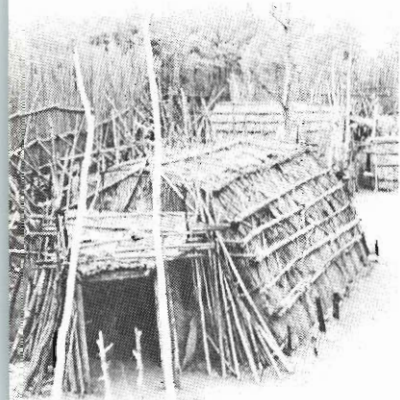
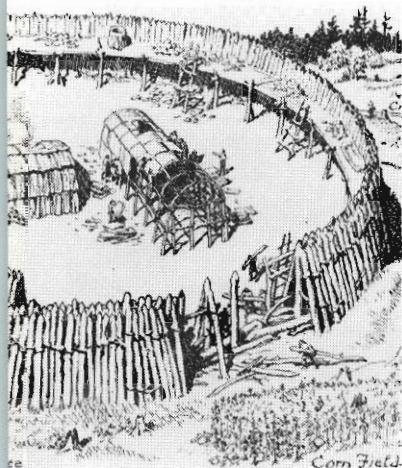
Champlain rassembla les chefs hurons et algonquins. Prononçant un long discours, il fit remarquer que si la guerre éclatait, plusieurs milliers de combattants pourraient perdre la vie à cause de la mort de deux hommes. Il maintint que l'honneur était sauf des deux côtés, puisque les deux hommes étaient morts. De plus, rappela-t-il, les Algonquins avaient mangé le corps de l'Iroquois, sauvegardant ainsi la tradition. Il supplia les adversaires d'oublier toute cette histoire et de rester bons amis.

Tous approuvèrent les propos de Champlain. La paix fut rétablie, ainsi que la bonne réputation de Champlain chez ses alliés amérindiens. Le commerce de la fourrure fut maintenu entre les Français et les Hurons. Champlain passa le reste de l'hiver en tant qu'invité d'honneur dans la loge de Darontal, à Cahiagué. Il y fit des croquis et nota ses observations sur les moeurs des Hurons.

Puis, le printemps arriva, les rivières dégelèrent et Champlain et ses compagnons français cheminèrent sans encombre vers Québec, atteignant Montréal à la fin de juin. Champlain fut accueilli par son vieil ami Pont-Gravé avec des transports de joie. De retour à Québec, Champlain fut ravi d'apprendre qu'une première femme, Marguerite Vienne, était arrivée à la colonie. Malheureusement, elle tomba malade et mourut juste avant que Champlain ne s'embarque pour la France.

Il passa l'hiver de 1616-1617 en France, où il persuada un vieil ami, Louis Hébert, d'aller s'établir en Nouvelle-France. Ce dernier, qui était allé à Port-Royal avec Champlain, s'embarqua pour Québec au printemps de 1617 avec son épouse, ses deux filles et son jeune fils. Champlain resta en France afin de trouver du patronage pour la colonie.

Traversant l'Atlantique avec Pont-Gravé, il revint en Nouvelle-France pour participer à la foire aux fourrures



Le croquis du haut illustre un village iroquois. On remarquera le détail de la construction du mur double. La plate-forme longeant l'intérieur de la palissade permettait aux défenseurs de tirer de haut sur leurs assaillants. La photographie du bas a été prise dans un village huron reconstruit à Midland, en Ontario.

de 1618. À son arrivée, il constata que l'habitation avait été négligée et il ordonna aussitôt des travaux de réfection. Ce n'était pas la première fois que Champlain avait l'impression d'être seul à porter le fardeau de la colonie. Les accomplissements des Hébert lui firent un peu oublier sa déception. Ils avaient défriché des terres et commencé à les cultiver. En outre, une des filles avait épousé un colon. Enfin, son rêve d'une colonie française permanente au Canada semblait se réaliser.

De retour en France à l'automne, Champlain passa l'hiver à rédiger son troisième livre, *Voyages et découvertes faites en la Nouvelle-France de 1615 à 1618*. L'ouvrage était magnifique par ses nombreuses illustrations de la vie des peuples indigènes du Canada. Il était dédié au roi dans l'espoir d'un plus grand appui pour la colonie. Il en résulta que la position de Champlain en Nouvelle-France gagna en importance. Il fut nommé gouverneur de Québec, recevant ainsi autorité sur tout sauf l'entrepôt des marchands. Mais comme la plupart des habitants de Québec travaillaient pour les marchands, les pouvoirs de Champlain étaient, en fait, assez limités. Sans fonds et sans soldats, la situation de la colonie restait précaire, alors que les Anglais et les Iroquois devenaient de plus en plus puissants.



# Québec livré

## Chapitre 9

En 1620, Champlain jugea que la colonie était prête à recevoir son habitant le plus important, son épouse Hélène. Alors âgée de vingt-deux ans, femme de Champlain depuis dix ans, elle n'avait passé que quelques hivers avec lui. Elle devait maintenant l'accompagner à Québec et administrer, comme il se devait, la maison du gouverneur. Accompagnés de trois dames d'honneur et d'une bonne, Hélène de Champlain et son mari s'embarquèrent pour le Canada.

À la vue de la colonie, Hélène fondit en larmes. Pendant la traversée de l'Atlantique, Champlain lui avait décrit l'habitation comme une sorte de château entouré de paysages sauvages. À son arrivée, elle trouva le bâtiment dans un état d'abandon. Les colons s'étaient construit de petites maisons de pierre sur leurs fermes et les prêtres vivaient dans leur couvent. L'habitation, le seul bâtiment assez grand pour loger le gouverneur, était vide. L'eau entraît à flots par les fissures dans les planches. Pour citer Champlain, l'habitation ressemblait à «un hospice de pauvres abandonné dans les champs après avoir été occupé par des soldats».

Champlain fit réparer l'habitation par les ouvriers. Les Champlain avaient rapporté de France des lits, du linge de maison, des rideaux et des meubles pour agrémenter leur demeure, mais aux yeux d'Hélène, même les soies les plus fines ne pouvaient adoucir le fruste de la vie dans la colonie.

Hélène de Champlain passa quatre années malheureuses à Québec. Elle était habituée à la société française du dix-septième siècle, et la conversation d'une personne de son rang lui manquait. Madame Hébert et les autres femmes de la colonie lui étaient considérées comme inférieures, ce qui ne l'empêcha pas de consentir à être la marraine d'un enfant de la famille Desportes, né en 1620. Ne se sentant pas à l'aise parmi les siens, elle était toutefois bienveillante envers les autochtones. Un de ses bijoux préférés était un petit miroir en pendentif. Les Indiens aimaient beaucoup s'y regarder. Une Indienne demanda à Hélène comment il se faisait qu'elle se voyait à cet endroit. Hélène lui répondit: «C'est parce que je vous porte toujours dans mon cœur.»

Alors qu'Hélène souffrait beaucoup de la société restreinte et de la monotonie hivernale de l'habitation, Champlain se plaisait à gérer sa maison et sa petite colo-

nie. Il nota minutieusement dans son journal les détails de la venue du printemps de 1624, témoignant encore une fois de son amour pour la nature.

Hélène devint de plus en plus mélancolique. La nostalgie la prenait et elle rêvait chaque jour de retrouver la société parisienne, ses amis et sa famille. Champlain décida de retourner en France au printemps de 1624, emmenant avec lui une Hélène fort reconnaissante.

Les Champlain s'installèrent rue de la Marche, à Paris, dans une maison confortable et élégante. De nouveau, Champlain passa l'hiver à chercher du patronage pour la colonie. Cette fois, cependant, il consacra aussi du temps à Hélène, essayant de lui faire oublier son séjour à Québec. Mais trop de différences les séparaient. Après quelque temps, Hélène s'offrit pour entrer au couvent. Le divorce n'était pas admis dans la France catholique de cette époque. Un des deux époux devait se faire religieux pour que le mariage soit annulé. C'était ce qui se rapprochait le plus du divorce.

En 1626, Champlain s'en retourna seul à la colonie. À son arrivée, Pont-Gravé, qui était maintenant un vieillard de près de quatre-vingts ans perclus de la goutte, vint à sa rencontre en clopinant. Champlain découvrit encore une fois que l'habitation s'était détériorée pendant son absence.

En 1627, Louis Hébert mourut et Champlain en fut affligé. Hébert, le premier fermier français au Canada, avait joué un rôle important dans la création d'une colonie permanente à Québec. Ses filles avaient épousé des colons. Leurs enfants et petits-enfants allaient naître et grandir à Québec. Après la mort de Hébert, sa veuve resta dans sa nouvelle patrie, le Canada.

L'hiver de 1628 fut dur. Plusieurs autochtones manquèrent de nourriture. Champlain leur en procura en puisant dans les maigres réserves de la colonie. En retour, ils lui donnèrent trois jeunes Indiennes. Champlain les traita comme si elles avaient été ses enfants à lui et à Hélène. Pour leur part, elles le considéraient comme leur père. Il les appela Foi, Espérance et Charité et les instruisit dans la religion chrétienne. Il tenta aussi de les éduquer comme de jeunes Françaises. Cet hiver-là, à l'habitation, il était amusant et touchant de voir Champlain dessiner pour ses «filles» des motifs à broder sur laine.

Au printemps de 1628, les colons attendaient impatientement le premier vaisseau de ravitaillement français. Les provisions s'épuisaient rapidement. Si le navire tardait, il fallait abandonner la colonie. Champlain ordonna la construction d'un bateau qui les amènerait, en cas de

besoin, à Gaspé. Ils y trouveraient des pêcheurs français qui les embarqueraient pour la traversée.

Un jour, deux vachers de Cap-Tourmente vinrent à Champlain. Ils étaient accompagnés d'un Indien qui avait pagayé depuis Tadoussac pour apporter la nouvelle. «Les navires sont arrivés, annonça-t-il, six navires sous le commandement de Michel de Dieppe.»

La nouvelle apporta un grand soulagement aux colons de Québec. Cependant, chez Champlain, l'enthousiasme fit place au doute. «Il y a quelque chose qui cloche», écrivit-il. «Pourquoi six navires, alors qu'il n'y en a habituellement que deux ou trois? Et pourquoi le commandant Michel de Dieppe?» Celui-ci n'était pas apte à remplir une tâche aussi importante.

Ses soupçons éveillés, Champlain ordonna à son interprète de se déguiser en Indien et de se rendre à Tadoussac en canot. Il devait enquêter sur l'arrivée des six navires. Entre-temps, Champlain mit de l'ordre au fort de Québec. Tous les hommes furent mis en état d'alerte; les femmes furent conduites en lieu sûr.

L'interprète revint bientôt. Il ramenait dans son canot un blessé, le chef de Cap-Tourmente, Foucher. Son poste avait été attaqué par des Anglais accompagnés de Français, des traîtres!

Foucher et ses hommes s'étaient retrouvés entourés par des envahisseurs armés. Ils avaient été menacés et forcés de se rendre. Les Anglais avaient abattu sur place une partie du bétail, puis ils avaient conduit les autres bêtes, effrayées, dans des granges où elles furent brûlées vives. Ils avaient mis le feu aux maisons de la bourgade et tout leur contenu avait été détruit. Les assaillants avaient trainé les colons sur leurs navires et, dans la confusion, Foucher, quoique blessé, avait réussi à s'échapper.

Le récit terminé, Champlain donna l'alarme. Ses hommes se mirent à renforcer les défenses. Les tranchées furent approfondies et les barricades solidifiées. Avec angoisse, il fit le compte des armes et des munitions. Il n'avait qu'un peu plus de vingt kilogrammes de poudre à canon et très peu de pièces d'artillerie.

Le 10 juillet 1628, le lendemain de la fuite de Foucher, une petite embarcation s'approcha de Québec. Champlain héla les rameurs et leur demanda de se rendre sur la rive. Une fois débarqués, ils lui expliquèrent qu'ils étaient basques et que leur navire avait été capturé par les Anglais. On leur avait ordonné d'apporter une lettre au chef français de la part du capitaine anglais, David Kirke.

Champlain lut la lettre à voix haute devant les hommes, rassemblés à Québec. Elle annonçait que son auteur avait reçu une autorisation du roi d'Angleterre pour pren-



*Ce portrait de Louis César Ducornet, portraitiste du dix-huitième siècle, a pour titre: «Samuel de Champlain, gouverneur général du Canada». Tous les autres portraits de Champlain sont basés sur celui-ci, habituellement utilisé pour représenter l'explorateur.*

*Cependant, Ducornet — qui, évidemment, n'a pu voir Champlain en personne — prétendait s'être servi d'un portrait de Champlain peint par un artiste du nom de Moncornet. Or, on n'a jamais retrouvé ce tableau ni aucun document prouvant son existence. D'autre part, on a découvert qu'un portrait de Michel Particelli peint par ce même Moncornet ressemblait beaucoup à celui que Ducornet a fait de Champlain.*

*Les spécialistes modernes soutiennent que Ducornet aurait en fait utilisé le portrait de Particelli comme modèle et que, par conséquent, on ne connaît aucune représentation fidèle de Samuel de Champlain.*



dre possession du Canada et de l'Acadie. La lettre informait Champlain que les Anglais avaient exterminé le bétail de Cap-Tourmente. «Si vous manquez de nourriture, avait écrit Kirke, je sais que j'obtiendrai plus facilement ce que je veux, c'est-à-dire votre colonie.» Et Kirke poursuivait ainsi:

Je resterai ici jusqu'à la fin de la saison de navigation, afin qu'aucun navire ne puisse vous approvisionner. Réfléchissez donc maintenant si vous consentez à me livrer Québec ou non. Car tôt ou tard, avec l'aide de Dieu, je l'aurai. J'espère, pour votre bien, qu'elle tombera de bonne grâce et non par la force, afin d'éviter l'effusion de sang des deux côtés. Si vous vous rendez poliment, vous pouvez être assurés que vous serez bien traités et que vos biens seront respectés. Sur ma foi et mon espoir d'aller au paradis, j'en prendrai soin comme s'ils m'appartenaient, sans en perdre le moindre article. En attendant votre réponse et votre décision de vous soumettre à ce qui est précité, je demeure, Messieurs, votre affectionné serviteur...

Avec une politesse étudiée, Kirke laissait entendre à Champlain qu'il utiliserait la méthode la plus ancienne et la plus simple pour soumettre son adversaire: le blocus et la famine.

La réponse de Champlain fut aussi courtoise que la lettre de Kirke. En résumé, il lui répliqua élégamment que les Français ne se rendraient pas et qu'ils étaient résolus à se défendre. Québec était une imposante forteresse naturelle, bien protégée des attaques.

L'audace de Champlain impressionna Kirke et son équipage. Ils étaient venus à la recherche de fourrures et de butin. Ils n'avaient nullement l'intention de mourir sur les barricades de Québec. Ayant décidé d'amener la colonie à se soumettre par la faim, Kirke partit pour Tadoussac afin de capturer les navires français qui entretraient dans le golfe du Saint-Laurent.

Entre-temps, le cardinal de Richelieu avait envoyé à Québec quatre navires ravitailleurs qui transportaient deux cents colons. Une nouvelle compagnie, la Compagnie des Cent-Associés, avait été formée pour administrer le commerce de la fourrure et la colonie. La compagnie avait reçu la gestion des fourrures à perpétuité et celle de toutes les autres ressources, sauf le poisson, pour quinze ans. En échange, elle s'engageait à envoyer deux cents colons par année. Après quinze ans, la colonie devait ainsi compter quatre mille habitants. Chaque village devait subvenir aux besoins de trois prêtres et tout Indien converti pouvait jouir des mêmes droits qu'un citoyen français. Le premier groupe de colons envoyé par la Compagnie des Cent-Associés entra dans le golfe au moment où Kirke et ses navires quittaient Tadoussac.

Kirke rencontra la flotte au large de Gaspé. La bataille dura quatorze heures et se solda par la défaite des Français. Tous les navires sauf un furent capturés.

À mesure que l'automne avançait, il devenait de plus en plus clair pour Champlain qu'il ne pouvait plus compter sur l'aide de la France. Il révisa anxieusement la situation. La colonie comptait soixante-quinze hommes, femmes et enfants français, deux Indiennes et un prisonnier amérindien accusé du meurtre de deux colons. Pour les nourrir durant l'hiver, il ne lui restait que quelques barils de pois secs en magasin. Il réussit à obtenir des Montagnais mille deux cents anguilles séchées en échange de peaux de castor. En outre, une ferme située près du fort disposait d'un petit surplus de nourriture. Il calcula que la réserve totale procurerait deux cent cinquante grammes de nourriture par semaine. Champlain écrivit dans son journal: «C'était une très petite quantité pour tant de gens.»

Toute autre nourriture devait provenir de la terre et du fleuve. Les colons pêchèrent et chassèrent, mais il y avait peu de gibier et les munitions étaient trop précieuses pour qu'on s'en serve régulièrement à chasser. Pousés par la faim, les colons donnèrent leurs manteaux aux Indiens en échange de nourriture. Les indigènes leur apprirent à trouver des racines comestibles dans les bois. La nourriture était rare et peu appétissante, si l'on en juge d'après leur ordinaire: «pois, racines et glands bouillis deux fois, mêlés à du gruau sans sel, du son, de la paille et parfois du poisson.» Chose étonnante, personne ne mourut cet hiver-là.

Le matin du 19 juillet 1629, les voiles blanches de trois navires apparurent près de l'île d'Orléans. Ils mouillèrent près de Québec, à un endroit hors de portée des canons. Une petite embarcation en descendit et s'approcha de la colonie en arborant un drapeau blanc. Un officier anglais en débarqua pour rencontrer Champlain. Retirant leurs gros chapeaux de castor et s'inclinant profondément, les deux hommes, dont aucun ne parlait la langue de l'autre, se saluèrent poliment. L'officier remit à Champlain une lettre provenant, cette fois, des frères de David Kirke, Louis et Thomas. Ils demandaient encore à Champlain de se rendre. Celui-ci n'eut alors d'autre choix que d'accepter les conditions des Anglais. Les colons pouvaient emporter leurs biens et une peau de castor chacun. On garantissait de les ramener sains et saufs en Angleterre. De là, ils pourraient rentrer en France.

Le 20 juillet 1629, les Kirke prirent possession de Québec au nom de l'Angleterre. Ils traitèrent Champlain et Pont-Gravé, maintenant alité, avec beaucoup de cour-

toisie et de respect. Les deux Français avaient connu le père des Kirke à Dieppe. Les Kirke étaient à moitié français et, dans leur jeunesse à Dieppe, ils avaient entendu plusieurs anecdotes à la gloire des deux explorateurs expérimentés.

Le nouveau chef de Québec, Louis Kirke, arracha les armoiries françaises de la forteresse. À leur place, il cloua l'emblème de l'Angleterre, au-dessus duquel le drapeau anglais fut hissé.

Champlain dut attendre qu'un navire puisse le déporter en Angleterre, loin de la colonie qu'il aimait. Les jours d'attente furent remplis de tristesse. Il trouva parmi les occupants des visages familiers, dont ceux d'Étienne Brûlé et de Nicolas Marsolet. Les deux garçons qu'il avait amenés en 1608 étaient maintenant des hommes et des traitres! Ils avaient survécu à ce premier hiver tragique et étaient devenus des interprètes de premier ordre pour, finalement, vendre leur honneur et la colonie de Champlain aux Anglais. Kirke invita la veuve et le gendre de Louis Hébert à rester sur leur ferme. Champlain leur conseilla d'accepter l'offre.

Le 24 juillet, un convoi partit pour l'Angleterre, emmenant Champlain, qui dut sentir ses rêves s'écrouler en regardant disparaître au loin la petite colonie qu'il habitait depuis vingt ans. Sous ses yeux, ses ravisseurs anglais éperonnèrent et capturèrent un navire français qui arrivait trop tard pour renforcer Québec. À la fin de l'été, le convoi quitta Tadoussac pour l'Angleterre. Les colons arrivèrent à Plymouth, où ils apprirent qu'un traité de paix entre la France et l'Angleterre avait été signé en avril, soit avant même que les Kirke ne s'emparent de Québec. La prise de la colonie avait été illégale!



# Le dernier voyage

## Chapitre 10

Après la chute de Québec, Champlain passa trois ans en France. À la suite de deux ans et demi de négociations, le traité de Saint-Germain-en-Laye fut signé le 29 mai 1632. Il stipulait que l'Angleterre remettrait Québec à la France, en échange de quoi le roi d'Angleterre recevrait du roi de France une dot de quatre cent mille livres. Entre-temps, puisque Hélène ne s'était pas encore décidée à prendre le voile, Champlain habita avec elle la maison de la rue de la Marche. Ce fut un moment difficile pour eux. Les longues promenades dans Paris et les conversations enthousiastes sur la vie dans le Nouveau Monde étaient du passé. Champlain avait maintenant autour de soixante-cinq ans, tandis qu'Hélène était encore une jeune femme dans la trentaine, remplie d'amertume à la suite d'un mariage sans mari et sans enfants. Champlain dut reconnaître l'échec de leur union.

Champlain passa trois années bien remplies à Paris. Il continua à promouvoir passionnément l'établissement permanent des Français en Amérique du Nord. Il consacra beaucoup de temps à essayer de gagner l'appui du roi et du cardinal de Richelieu. Il eut aussi des rencontres avec les directeurs de la Compagnie des Cent-Associés. Champlain leur rappela que l'Angleterre et la Hollande avaient des colonies agricoles au sud de la Nouvelle-France. Les colonies étaient bien établies et ne cessaient de gagner en force. Les Anglais et les Hollandais avaient la haute main sur le commerce de la fourrure avec les Iroquois et ils armaient ceux-ci contre les Hurons, les alliés des Français. Inévitablement, expliqua Champlain, Québec se ferait attaquer de nouveau soit par les Anglais, soit par leurs alliés amérindiens. Il exhorta les chefs français à soutenir et à défendre la Nouvelle-France. Sans leur appui, la colonie périrait.

Après la signature du traité, la Compagnie des Cent-Associés envoya un groupe de colons afin de revendiquer Québec. À leur arrivée, les Kirke leur remirent la colonie. Elle s'était beaucoup détériorée entre les mains des Anglais. L'habitation que Champlain avait construite vingt-cinq ans auparavant avait été rasée par le feu. Les

*Ce monument en l'honneur de Champlain et de ses guides amérindiens se trouve à Ottawa.*





Ce détail agrandi de la gravure de la page 36 est le seul autoportrait connu de Champlain.

colons français qui étaient restés à Québec vivaient dans la peur. En échange des fourrures amérindiennes, les commerçants anglais avaient donné du cognac aux Indiens de la région. Il en avait résulté des beuveries et des bagarres presque à tous les soirs. Le meurtre était devenu chose courante.

En France, ignorant l'état de la colonie, Champlain s'affairait à mettre la touche finale à son dernier livre, *Les Voyages*, publié en 1632. Le vieil explorateur le considérait comme le couronnement de sa longue carrière. Sur la page de titre, il proclame que l'Amérique du Nord revient à la France, qui l'a découverte et colonisée. Dans le texte, il adresse à la France un message solennel sur ses magnifiques perspectives dans le Nouveau Monde, énonçant les mesures à pendre et les embûches à éviter. Le texte est rempli de descriptions enthousiastes de la Nouvelle-France et de ses immenses richesses. Le livre contient un chef-d'oeuvre cartographique: la carte alors la plus complète et la plus récente de la région.

À l'automne, les navires revinrent de Québec, rapportant, au sujet de la colonie, des nouvelles que Champlain s'empressa d'écouter. Il en fut bouleversé. Il était évident qu'on avait besoin de lui pour redresser la situation. Il fit des projets et des préparatifs pendant l'hiver. La Compagnie des Cent-Associés équipaient trois navires qui devaient partir pour Québec au printemps. Or, pour la première fois, Champlain avait pleins pouvoirs sur la colonie du Saint-Laurent.

Le chef de la colonie fut accueilli chaleureusement dans le territoire qu'il avait quitté près de quatre ans plus tôt. Des jésuites amenèrent à bord de la pinasse de Champlain un chœur de jeunes Indiens qui suivaient la classe à l'école jésuite. Ils y chantèrent le *Notre Père* dans leur propre langue.

Champlain ne tarda pas à remettre sur pied la colonie délabrée. Les hommes travaillèrent tout l'été pour construire une nouvelle habitation et un nouvel entrepôt. Champlain tint sa promesse de construire une église si Québec était restitué aux Français.

Ayant constaté, à son arrivée à Québec, l'effet funeste des spiritueux sur les moeurs indiennes, il ne tarda pas à décréter l'interdiction de la vente ou du don d'alcool aux Indiens, sous peine de sévères sanctions.

L'été de 1633, les Hurons forcèrent le blocus iroquois du Saint-Laurent. Ils rapportèrent un riche lot de fourrures à échanger. Ils rapportèrent aussi une nouvelle qui, quoique devant rester secrète, fit bientôt le tour de la colonie. Étienne Brûlé, l'interprète de Champlain devenu traître, avait été tué pendant l'hiver. Les Hurons, crai-

gnant peut-être d'avoir été vendus aux Anglais, s'étaient querellés avec Brûlé, après quoi ils l'avaient tué puis mangé cérémonieusement. En conséquence, ils craignaient que les Français ne veuillent venger la mort de Brûlé. Champlain s'empressa de leur assurer que Brûlé avait définitivement perdu son titre de citoyen français lorsqu'il avait livré la colonie aux Anglais.

Au printemps de 1634, Champlain était satisfait. La colonie prospérait enfin. De nouveaux colons arrivaient régulièrement et se mettaient au travail de la terre. Ils étaient révolus, ces hivers de famine que Champlain avaient subis trop souvent.

Pourtant, il avait aussi des regrets. La paix n'avait pas encore été conclue avec les Iroquois et il semblait qu'elle ne le serait jamais. Champlain pressa le roi de France d'envoyer une armée afin d'écraser les Iroquois et d'assurer ainsi l'avenir de la colonie. Les relations étaient bonnes avec les Hurons, les Algonquins et les Montagnais. À deux reprises, lors des banquets annuels de la traite de la fourrure, Champlain invita les Indiens et les Français à se marier entre eux. «Nos jeunes hommes marieront vos filles et nous deviendrons un seul peuple.» Cependant, les jésuites n'avaient que peu de succès dans leur mission. Ils n'administraient que quelques baptêmes par année, habituellement à de jeunes enfants mourants.

En outre, Champlain n'avait pas encore atteint l'Océan Pacifique, qu'il avait vu une fois à Panama plus de trente ans auparavant. C'était peut-être là son plus grand échec. Il rêvait toujours de se rendre au Pacifique et de trouver une route vers la Chine. Pendant plusieurs années, son interprète préféré, Jean Nicolet, garda dans son sac une cape de soie chinoise damassée, en prévision du jour où le rêve se réaliserait.

Or, pour le vieil explorateur, la période des grandes réalisations tirait à sa fin. Il approchait maintenant des soixante-dix ans. À l'automne de 1635, une attaque d'apoplexie le paralysa et il resta alité au fort dans la chambre du gouverneur. De sa fenêtre, il put voir l'hiver succéder à l'automne. Un soir, à minuit, on tira du canon au fort. Champlain entendit le coup retentir et résonner au loin, marquant le commencement du jour de Noël de 1635. Les colons de Québec s'étaient réunis pour la messe de minuit dans la petite église de Notre-Dame-de-la-Recouvrance.

De son lit, Champlain put entendre les fidèles chanter le *Te Deum*. À l'église, on pria pour la santé du gouverneur. Mais, pendant que les chants de joie et les cantiques se perdaient dans la nuit froide, les forces du chef éminent finirent par l'abandonner. Le prêtre lui



administra les derniers sacrements et il mourut à l'aube du jour. Sa mort survint exactement cent ans après le premier Noël de la Nouvelle-France, célébré à Québec par Cartier et ses hommes.

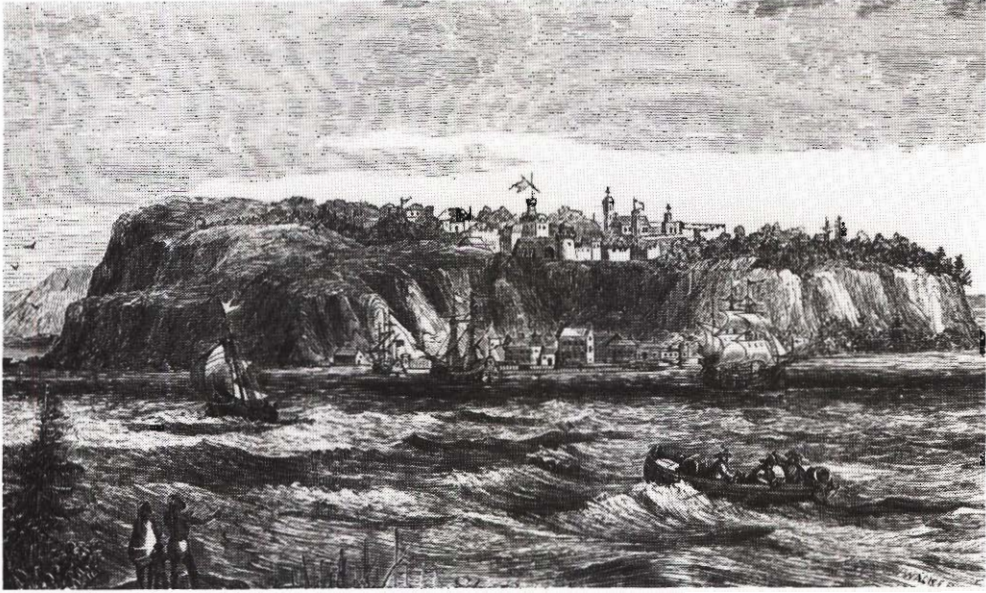
La petite communauté pleura beaucoup la perte de son chef. Un cortège de prêtres, d'officiers, de soldats et de colons suivit le cercueil qu'on transportait à l'église. Le père jésuite Paul Le Jeune prononça l'oraison funèbre. Ce fut un discours simple sur un homme dont la vie parlait d'elle-même: «Le 25 décembre, le jour de la naissance sur terre de notre Sauveur, Monsieur de Champlain est né de nouveau au ciel.» Son cercueil fut déposé en terre sous l'église de Notre-Dame-de-la-Recouvrance et, au-dessus, on érigea une chapelle à la mémoire du fondateur de Québec.

Les alliés amérindiens de Champlain furent aussi profondément touchés par sa mort que les colons de Québec. Au printemps de 1636, les Hurons apportèrent au marché de fourrures une belle collection de wampums. Ils les offrirent aux colons français à la mémoire de Champlain. «Elles sont données, dit un chef huron, pour vous aider à sécher vos larmes.»

La mort de Champlain passa presque inaperçue dans son pays natal. En fait, cette mort lui épargna la douleur d'apprendre que la France ingrate ne voulait plus de ses services. À son insu, il avait déjà été remplacé en tant que lieutenant du cardinal de Richelieu au Canada. Son successeur, Charles de Montmagny, arriva au printemps de 1636, ayant quitté la France avant que la nouvelle de la mort de Champlain n'ait traversé l'Atlantique. Il n'apportait pas le moindre remerciement de la part du roi ou du cardinal pour les trente années de travail que Champlain avait données au Canada. Pour ajouter à l'insulte, Montmagny avait été nommé gouverneur de la Nouvelle-France, titre dont Champlain n'avait jamais joui, quoiqu'il eût rempli cette fonction pendant de nombreuses années.

Champlain avait vu un village s'établir à grande-peine. Il avait voulu fonder en Amérique du Nord une colonie française stable et prospère dont la capitale serait Québec, mais ce rêve ne se réalisa pas de son vivant. Champlain savait que, pour que le Canada égale en puissance les colonies anglaises du Sud, la France devait s'engager à soutenir fortement le Canada. Peu avant sa mort, Champlain envoya une lettre émouvante au cardinal de Richelieu:

Ce pays est si vaste qu'il s'étend sur plus de quatre mille kilomètres. Il s'y trouve un des meilleurs fleuves du monde, dans lequel se jettent plusieurs autres rivières. Ces rivières embellissent une campagne habi-



tée par plusieurs peuples. Certains sont des chasseurs ou des pêcheurs nomades; d'autres sont des agriculteurs qui habitent des maisons de bois regroupées en villages. Cette belle terre ne peut être assez vantée pour la fertilité de son sol, l'étendue de ses forêts et son abondance de gibier et de poisson.

Toutes ces choses vous tendent les bras, Monseigneur. Il semble que Dieu vous ait réservé ces terres. Plus que tout autre avant vous, vous pouvez les amener à un développement agréable à Ses yeux.

Monseigneur, je vous prie d'excuser mon zèle. Votre renommée s'étend maintenant jusqu'en Orient. Vous devriez être mieux connu dans le Nouveau Monde...

Champlain s'était débattu pendant trente-deux ans pour réaliser son rêve et il y tenait encore beaucoup lorsqu'il mourut. Les chefs français ne suivirent pas les conseils du «père de la Nouvelle-France» et, finalement, les Anglais s'emparèrent de toutes les possessions françaises en Amérique du Nord. Néanmoins, la colonie française dont Champlain avait rêvé est devenue réalité. Aujourd'hui, Samuel de Champlain est reconnu fièrement comme le fondateur du Québec et du Canada.

*Québec en 1640.*

*Champlain vécut assez longtemps pour voir le comptoir qu'il avait établi à l'habitation de Québec se transformer en une colonie stable et prospère.*

## Lectures complémentaires

- BISHOP, Morris. *Champlain, The Life of Fortitude*, Toronto, McClelland & Stewart, 1963.
- CHAMPLAIN, Samuel de. *Voyages to New France*, Ottawa, Oberon, 1970.
- GARROD, S., R. Nerring. *Life in New France*, Toronto, Fitzhenry & Whiteside, 1976.
- GRANT, Matthew G. *Champlain*, Minneapolis, Creative Education, 1974.
- JACOBS, William. *Samuel de Champlain*, New York, Watts, 1974.
- MORISON, Samuel E. *Samuel de Champlain, Father of New France*, New York, Little, 1972.
- TRUDEL, Marcel. *The Beginnings of New France 1524-1663*, Toronto, McClelland & Stewart, 1973.
- WINDSOR, Kenneth. *Champlain*, Canadian Jackdaws Series, Toronto, Clarke, Irwin.

## Remerciements

- Champlain Society, page 45
- Champlain Society et Toronto Metro Library, pages 5, 9, 10, 11, 15, 18, 20, 22, 25, 27, 33, 36, 47, 50, 60
- Ministère des Affaires indiennes, page 38
- Commission de la Capitale nationale, page 59 et couverture
- Archives publiques du Canada, pages 4(C-2921), 6(C-69191), 29(C-73557), 34(C-11075), 39(C-73448), 42(C-73632), 49(C-2007), 55(C-6643), 56(C-73635), 63(C-6492), page de titre et couverture

## Index

- Acadie, 21, 24, 30, 31, 32
- Algonquins, 35, 36, 38, 40, 45, 50, 51, 61
- Anglais, les, 5, 6, 52, 55-61
- Annapolis, vallée d', 21, 26, 31
- Antilles (espagnoles), 8-10, 12
- Astrolabe, 42, 45
- Bataille de 1609, 35-38
- Bataille de 1610, 38-39
- Bataille de 1614, 47-50
- Brûlé, Étienne, 35, 42, 46, 49, 58, 61
- Champlain, lac, 36
- Canseau, cap de, 20
- Carantouans, 48, 49
- Cartier, Jacques, 4, 17, 20, 35, 62
- Chine (Cathay), 4, 12, 19, 41, 44, 61
- Christianisme, conversions des Indiens au, 11, 12, 19, 41, 47, 49, 60, 61
- Colonisation, 19, 20, 23, 30, 33, 41, 52, 63
- Compagnie des Cent-Associés, 56, 59, 60
- D'Acosta, Mathieu, 30, 32
- De Champlain, Hélène, 40, 41, 43, 53, 54, 59
- De Monts, sieur, 19, 20, 21, 23, 26-29, 32, 33, 40, 43
- Des Sauvages, 1603*, 9, 18
- Espagne, 5, 6, 8-10, 12, 34, 43
- Explorateurs, les premiers, 4, 6, 15, 17, 18, 20, 35, 42
- Foi, Espérance, Charité, 54,

- Fourrures, traite des, 13, 19, 20, 32, 33, 38, 40-44, 46, 48, 50, 51, 56, 57, 61
- France, Champlain en, 3-8, 12, 13, 18, 19, 33, 38, 40, 41, 43, 44, 46, 52, 54, 58, 59, 60
- Frobisher, Martin, 6, 7, 18
- Fundy, baie de, 21, 23, 32
- Gaspé, cap, 13, 55
- Grands lacs, 17, 20, 42, 46, 47
- Hébert, les, 30, 52, 53, 54, 58
- Henri IV, 5, 7, 40
- Hudson, baie d', 15, 44
- Huron, lac, 46
- Hurons, 17, 35-40, 42, 46, 48-51, 59, 61
- Huronie, 44, 47, 50, 51
- Indes, 4
- Iroquois, 17, 35-39, 42, 44, 46-49, 51, 52, 59, 61
- Kirke, frères, 55-59
- Lachine, rapides de, 17, 42, 43, 46
- Lescarbot, Marc, 4, 30, 31, 32
- Maine, 23
- Mattawa, rivière, 46
- Mexico, 4, 8, 10, 12
- Micmacs, 18, 28, 30, 31, 32
- Minéraux, recherche de, 18, 19, 23, 28, 44
- Montagnais, 14, 15, 18, 35, 38, 57, 61
- Montréal, 17, 42, 44, 46, 51
- Mutinerie, 34
- Neptune, théâtre à Halifax, 31
- Nouveau-Brunswick, 21
- New York, État de, 48
- Nipissings, 50
- North Bay, 46
- Nouvelle-Écosse, 20
- Ontario, lac, 48
- Ordre du Bon Temps, 30, 32
- Outaouais, rivière des, 44-46
- Pacifique, océan, 12, 17, 19, 41, 61
- Panama, 10, 12
- Pérou, 4, 10
- Pont-Gravé, 14, 15, 18-21, 25, 26, 28, 29, 34, 51, 54
- Port-Royal, 21, 22, 26-32, 45
- Poutrincourt, 20, 21, 29-32
- Provençal, capitaine, 8, 9
- Québec, 5, 7, 16, 20, 33, 35, 38, 40, 41, 44, 45, 46, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 59, 60, 62, 63
- Sable, cap de, 29
- Saguenay, rivière, 15
- Scorbut, 24, 25, 35
- Sainte-Croix, colonie, 22-24, 26-28, 30, 33, 45
- Sainte-Croix, rivière, 21
- Sainte-Hélène, île, 42
- Sainte-Marie, cap, 13
- Saint-Laurent, fleuve, 13, 15-20, 33, 41, 46, 60
- Saint-Maurice, rivière, 17, 45
- Tadoussac, 13-15, 18, 34, 56
- Terre-Neuve, 3, 8, 13
- Trois-Rivières, 17
- Vignau, Nicolas de, 44, 45
- Voyages, 1632*, 60
- Voyages du sieur de Champlain, 1613*, 45
- Voyages et découvertes faites en Nouvelle-France, 1618*, 52



Copyright © Bibliothèque de Champlain Inc.  
Société Franco-Québécoise  
d'histoire et de Généalogie

# Samuel de Champlain

*Aux seizième et dix-septième siècles, plusieurs explorateurs européens bravèrent le redoutable océan Atlantique afin de découvrir les secrets du Nouveau Monde. Certains cherchaient la fortune; d'autres, l'aventure. Peu croyaient, comme Samuel de Champlain, qu'une société permanente et prospère pouvait s'établir dans la partie septentrionale de l'Amérique du Nord, au relief accidenté et au climat rigoureux.*

*En 1603, remontant le Saint-Laurent pour la première fois, Champlain découvrit de vastes forêts et des vallées fertiles. Il se représenta alors la Nouvelle-France: une colonie où des générations de Français pourraient s'épanouir en parfaite autarcie.*

*Pendant les trente années qui suivirent, Champlain s'attacha à réaliser son rêve. Il explora de nouveaux territoires, dont il dressa habilement la carte, entretint des relations amicales avec les tribus indigènes et établit un réseau de traite de la fourrure. Mais surtout, il introduisit en Nouvelle-France des colons qui y fondèrent un foyer, y pratiquèrent leur métier et cultivèrent le sol de la colonie.*

*Devant faire face aux hivers glaciaux, au scorbut, aux autochtones hostiles et à l'inertie de la mère patrie, la colonie survécut néanmoins, grâce à la foi et à la détermination de Champlain. Le Canada d'aujourd'hui doit une partie de son héritage à ce Français explorateur, cartographe, auteur et colon qui soutint fermement que la civilisation POUVAIT s'épanouir le long du Saint-Laurent et sur les bords des Grands lacs.*

